

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



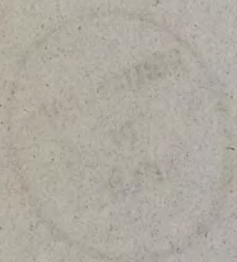
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou

2



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

L'HOMME D'ÉTAT
IMAGINAIRE.



L'HOMME-D'ETAT

IMAGINAIRE



L'HOMME-D'ETAT

IMAGINAIRE,

COMÉDIE

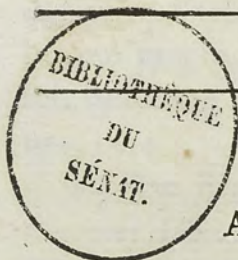
EN CINQ ACTES, EN VERS;

Par M. le Chevalier de C * * *, des
Académies de Lyon, Dijon, Rouen,
Marseille, Hesse-Cassel, &c.

Des hommes qui ne peuvent pas mettre de l'ordre dans une
seule phrase, s'imaginent qu'ils sont nés pour mettre l'ordre
dans un Royaume.

*CERUTTI, Lettre à Madame de ***.*

Prix 1 liv. 16 s.



A PARIS,

Chez VOLLAND, Libraire, Quai des
Augustins N^o. 25.

1 7 8 9.

L'HOMME-D'ÉTAT

IMAGINAIRE

COMÉDIE

En cinq Actes, en Vers;

Par M. le Chevalier de C***, des
Académies de Lyon, Dijon, Rouen,
Marseille, Halle-Cassel, &c.

Des hommes qui ne trouvent pas même de l'ordre dans une
telle phrase, s'imaginent qu'ils font tout pour mettre l'ordre
dans un Royaume.

Comédie, lue à l'Assemblée de ***.

Paris 1782

PARIS,

Chez Volland, Libraire, Quai des
Augustins N^o 17.

1782

PRÉFACE.

IL en faut toujours revenir au bon La Fontaine. La Fontaine donc avoit fait une Fable ; je ne fais plus laquelle : je crois bien pourtant que c'étoit celle des *deux Pigeons*. La Fontaine consultoit ; mais il n'en faisoit qu'à sa tête : il consultoit pour voir si on avoit plus de raison que lui ; & comme la plupart des avis qu'on lui donnoit ne valaient rien, il suivoit toujours le sien propre. La Fontaine avoit quelquefois beaucoup d'esprit, quoiqu'il passât pour une bête.

A peine il a fini sa Fable, qu'il va la montrer séparément, à trois de ses amis, qui tous trois, séparément, s'accordent à la trouver charmante. Cependant, comme il faut toujours un peu critiquer, ne fût-ce que pour prouver qu'on s'y connoît, le

premier blâme le commencement de la Fable & conseille de le retrancher : le second n'aime pas le milieu , & voudroit qu'on y substituât autre chose ; & le troisième désapprouve la fin , assurant qu'elle dépare considérablement l'Ouvrage. Le bon La Fontaine répond modestement à chacun , qu'il profitera de son avis. Il retourne chez lui , *en prenant le plus long* , selon sa coutume ; & les trois amis d'admirer sa docilité. Mais le bon-homme avoit du caractère malgré sa modestie : il relit sa Fable chemin faisant ; il la trouve bien telle qu'elle est , & l'envoie telle qu'est à l'Imprimeur , sans y retrancher , ni changer une syllabe.

Eh bien ! Messieurs les gens de goût , si La Fontaine s'étoit laissé dominer par le goût de ses trois amis , vous n'auriez point la Fable des *deux Pigeons* , & vous en seriez fâchés , sans doute. Moi , qui vous parle , je le ferois bien davantage. Je suis aussi paresseux que La Fontaine : c'est le seul point qui me rapproche de lui ; &

quand les choses sont bien , j'aime , je vous l'avoue , à les laisser comme elles sont. Je ne pense pas que tout soit bien dans le Royaume ; il y a sûrement des abus , qu'il faudroit réformer , tels que ceux des Lettres-de-cacher , des évocations au Conseil , de la défense d'imprimer ce qui est utile , & mille autres que je vous citerois , si j'étois un homme-d'Etat. Ces abus crient vengeance : ils révoltent la raison , l'humanité & la justice ; mais je crains bien , Messieurs les modernes Législateurs , qu'en voulant chacun séparément changer ou supprimer , non pas ces abus , qui méritent vraiment qu'on les supprime , mais d'autres prétendus abus qui vous choquent , je crains bien que vous n'imitiez les amis du bon La Fontaine , & qu'à force de tourmenter l'édifice du Gouvernement , il ne reste plus d'édifice.

Je ne dis pas que vous n'ayiez point fait de bonnes choses : quelques-uns de vous en ont fait , & beaucoup. J'ai lu mon ami

d'Entraigues (1), mon ami Cerutti (2), mon ami de la Croix (3), mon ami de Kerfaint (4), mon ami Target (5), mon ami de Toustain-Richebourg (6), mon ami Rabaut de Saint-Etienne (7), mon ami de Boissi d'Anglas (8). Je les appelle mes amis, parce que ceux qui écrivent pour me rendre plus heureux, sont mes amis, & que je crois avoir le droit de leur donner ce nom.

(1) Auteur d'un Mémoire sur la convocation des Etats-Généraux.

(2) Auteur du Mémoire pour le Peuple François.

(3) Auteur d'un Mémoire sur les Etats-Généraux.

(4) Auteur du Bon-Sens.

(5) Auteur de plusieurs Ouvrages sur les Etats-Généraux.

(6) Auteur de l'Eclaircissement à l'amiable de l'Ecrit aux François, par un ami des trois Ordres, de la Lettre au Tiers-Etat de Bretagne, &c. de la conservation des trois Ordres, & de la destruction de leur rivalité, &c.

(7) Auteur de la Lettre d'un Propriétaire foncier.

(8) Auteur d'un Ouvrage où il cherche à donner une nouvelle forme aux Etats de Languedoc.

P R É F A C E.

v

Or donc, mes chers amis, (c'est à vous maintenant que je parle) je vous ai lus & relus. Vous êtes éloquens, mes chers amis; vous avez des idées profondes, souvent exprimées avec force, quelquefois avec grace, & presque toujours avec clarté; mais vous n'êtes pas toujours infiniment d'accord dans vos principes; & la différence de vos systèmes apporteroit, je crois, beaucoup d'obstacles à l'exécution de vos projets. Les spéculations de l'un, nuisent à celles de l'autre; celui-ci veut blanc, celui-là veut noir; & je voudrois bien, moi, qu'ayant tous d'excellentes intentions, vous procédassiez par les mêmes moyens, & que votre théorie fût aussi générale que vos vues particulières sont lumineuses. Je suis enchanté quand je vous vois porter chacun à la main une pierre, pour reconstruire l'édifice national; mais celui-ci en fournit une ronde, & l'autre en a choisi une quarrée; celle du troisième est triangulaire; celle du quatrième, octogone, &c..... Ce n'est pas ainsi que bâtissoient les

Romains : leurs matériaux n'avoient rien de disparate ; aussi leurs maisons étoient-elles solides. Tenez , il me semble que mon ami Necker , aussi zélé & aussi éclairé que vous tous , taille en ce moment la pierre angulaire , & que c'est à lui , plus qu'à tout autre , qu'est réservé l'honneur de la poser.

Il est d'autres Ecrivains , mes bons amis , (& ceux-là ne sont pas mes amis) il est , dis-je , d'autres Ecrivains , qui , emportés ou prévenus , ont rempli la France de pamphlets incendiaires , & qui , au lieu de réformer , finiroient par tout détruire , si on avoit la bonté de les croire. On en voit dans le Tiers-Etat qui ne veulent point de Noblesse ; il en est parmi la Noblesse qui comptent pour rien le Tiers Etat ; & d'autres , qui ne sont ni nobles , ni roturiers , mais réellement fous , qui conseillent bravement , du haut de leur grenier , de se passer de Monarque. Que prétendent-ils donc , mes chers amis ? Faire absolument comme les trois Juges du bon La Fontaine ,

dépecer les deux Pigeons, & peut-être se les partager. Rien n'est plus commode, sans doute ; mais qu'est-il résulté jusqu'à ce moment de leurs efforts ? beaucoup de déclamations, prétendues patriotiques ; beaucoup d'amplifications de Collège, & rien, hélas ! d'aussi parfait que la Fable des *deux Pigeons*. Les pauvres gens ! qu'on seroit insensé de les croire ! Ils ne veulent ni Roi, ni Tiers-Etat, ni Noblesse : mais que resteroit-il en France, s'il n'y avoit ni Noblesse, ni Roi, ni Tiers-Etat ?

Pour moi, mes chers amis, je ne suis point de l'avis des ces Maniaques, mais du vôtre. J'aime le Tiers-Etat, la Noblesse, & j'adore le Roi : oui, je l'adore ; j'entends celui que nous avons, car nous en avons eu qui ne lui ressembloient guères : nous en avons eu, vous le savez, qui mettoient des taxes énormes sur leur Peuple, sans consulter le Peuple ; d'autres qui coupoient la tête à un homme, comme on tord le col à un poulet, & d'autres qui ordonnoient

une Saint-Barthelemi comme on fait les préparatifs d'une fête. J'avoue que ces Monarques barbares ne disent rien à mon cœur : j'avoue que je les déteste, & qu'on auroit bien fait de leur tordre le col à eux-mêmes, si on l'avoit pu, & si la personne de nos Rois n'étoit pas toujours sacrée.

Quant à celui qui nous gouverne, il a aboli dans ses Etats la servitude & la torture : il a donné un bel Edit en faveur de nos frères les Protestans ; il va nous accorder la liberté de la Presse, les Etats-Généraux ; & , il fera plus, c'est moi qui vous l'annonce, il supprimera la Bastille ; il la fera démolir : nous élèverons sur ses débris la statue de ce bon Père ; & c'est-là que nous irons chaque jour le bénir & le contempler.

Vous serez contents de cela, mes chers amis ; vous en serez enchantés, vous autres, parce que vous êtes d'honnêtes-gens, de bons Citoyens, & des Patriotes adorables ; mais il n'en sera pas de même de

ceux qui ne sont pas mes amis. Eh ! que leur faudroit-il donc ? hélas ! vous le dirai-je ? Une révolution désastreuse , où tous les droits fussent confondus , où le plus fort s'emparât des biens du plus foible , où l'usurpation tint lieu de propriété , & la violence de justice. Qu'ils sont à plaindre , de penser de la sorte ! & qu'ils savent peu les malheurs où ils tomberoient eux-mêmes dans un pareil renversement de toutes les Loix !

Vous êtes , mes chers amis , aussi habiles que Montesquieu dans l'économie politique , & je suis à peine à l'a. b. c. de cette utile & admirable science. Mais ne vous semble-t-il pas , ainsi qu'à moi , qu'un Gouvernement monarchique où l'autorité du Prince est subordonnée à celle de la Loi , est le meilleur de tous les Gouvernemens possibles ? Ne croyez-vous pas qu'il en est de la Politique comme de la Mécanique , où la machine la plus simple & la moins compliquée est celle qui approche le plus de la perfection ,

& qu'il n'y a pas de machine plus simple & moins compliquée que celle de la Monarchie ? Si vous aviez entrepris un voyage dans un vaisseau où il y eût plusieurs Pilotes, qui ne fussent pas d'accord ; que l'un, par exemple, voulût vous mener à la Chine, l'autre à Tunis, le troisième à Lima, le quatrième à Constantinople, &c. comment feriez-vous la traversée ? & sur quelle plage aborderiez-vous ? Sur aucune ; il vous faudroit rester en pleine mer, exposés à tous les orages. Ce malheur n'est point à craindre dans un Etat monarchique bien organisé : on y achève tout doucement le voyage de la vie au sein de la justice & de la paix. Ceux qui ne sont pas mes amis, ne sont-ils pas fous, d'après cela, d'aimer mieux obéir à plusieurs Maîtres, qu'à un seul ? C'est ce qui résulteroit de leurs projets, s'ils étoient exécutés ; mais que dis-je, obéir ? on voit bien que leur ambition seroit de commander ; & nous préserve le Ciel de semblables Pilotes ! ils mèneraient si bien

la barque, qu'ils se noieroient bientôt eux-mêmes, avec tous les Passagers.

Mais la liberté! la liberté! crient nos Energumènes: la liberté n'est-elle pas le bien le plus précieux de l'homme, & peut-on vivre sans la liberté? Non sans doute; l'homme est né libre, je le crois: il est libre dans les forêts; c'est-là sur-tout qu'il peut déployer sa volonté toute entière; il n'a point de maîtres, puisqu'il ne suit point de Loix; mais il n'est soumis qu'aux Loix dans les villes; & si elles lui imposent des chaînes, n'en retire-t-il pas les avantages les plus marqués? Je vois dans tout Gouvernement un grand arbre dont l'Agriculture est la racine; la population la tige ou le tronc; le commerce la seve; les Arts & les Finances les branches. L'homme social sorti nud des mains de la Nature, se met à couvert sous cet arbre merveilleux & en mange les fruits. Ne faut-il pas qu'il les paye par un peu de contrainte, & qu'il cède un peu de ses droits pour jouir de ce qui peut à la fois le faire subsister, le vêtir & lui

plaire ? Le sauvage est plus libre , j'en conviens ; mais il n'habite (je parle au moral) que sous un arbre qui ne produit rien : il meurt le plus souvent de misère , de lassitude ou d'ennui ; & je vous le demande , mes bons amis , lequel vaut mieux , ou d'une liberté entière sans bonheur , ou d'un peu moins de liberté sans désastre.

Enfin , mes chers amis , je pense un peu comme notre vieil ami Horace , qui disoit en vers si sensés à son ami Mecène :

Quid sit , Macenas , ut nemo quam sibi sortem ,

Seu ratio dederit , seu fors objecerit , illa

Contentus vivat , laudet àiversa sequentes ?

Ceux qui ne sont pas mes amis , ressemblent beaucoup aux gens inquiets si bien peints dans ces vers : jamais contens de leur état , ils voudroient renverser la constitution de l'Etat , ils voudroient parvenir dumoins aux grandes places pour y faire des sottises ; & voilà pourquoi.... vous le devinez sans doute , voilà pourquoi j'ai composé *l'Homme d'Etat*

imaginaire. J'ai composé.... Alte-là ! Notre bon ami Corneille indiquoit presque toujours la source où il avoit puisé ses sujets : notre bon ami Molière étoit trop pressé pour le dire ; je ne suis point pressé , & je vous dirai avec franchise qu'il a existé en Dannemarck vers le milieu de ce siècle un Ecrivain très-habile , nommé *Louis de Holberg*. Ce Louis de Holberg est peu connu en France, quoique le Dannemarck ait vu en lui son *Térence* & son *Tite-Live* , quoiqu'il ait publié plusieurs histoires très-intéressantes , des *Pensées Morales*, le voyage de *Nicolas Climius dans le monde souterrain* , & (1) vingt-six

(1) Il règne maintenant en France un esprit de fermentation pour le bien , une inquiétude de liberté & d'indépendance qui s'étend jusques sur notre Scène. Le Théâtre de Monsieur , à l'abri de ce nom respectable & adoré , cherche déjà à s'illustrer par des productions immortelles ; celui des Variétés s'efforce chaque jour, par un travail assidu , à sortir du genre ignoble de la farce , où il paroissoit être renfermé. Quel service ne rendroit donc pas à ces deux Théâtres nais-

Comédies renfermées dans six Volumes imprimés à Copenhague en 1746, & traduites du Danois en François par M. G. Fursman. Il y a dans ce Recueil de Comédies une Pièce en cinq actes, intitulée : *le Potier d'étain politique*, ou *l'Homme d'Etat imaginaire* ; & c'est le Potier d'Etain que je vous donne arrangé à ma manière. La scène de la Pièce danoise est à Hambourg, & celle de mon *Homme d'Etat* est dans une Province de France. Vous sentez que les mœurs d'une ville Anféatique ne sont pas tout-à-fait les mêmes que celles de Marseille ou de Bordeaux, & que j'ai dû changer bien des choses dans l'original pour l'accommoder à la Françoisise. Vous savez de plus que notre

sans, un Homme-de-Lettres versé dans la Langue Danoise, qui enrichiroit la nôtre d'une traduction fidèle, ou d'une imitation élégante de ces vingt-six Comédies, dont un seul volume a été publié ? Les Auteurs Dramatiques puiseroient dans cette source, comme ils ont déjà puisé dans Shakespear, Calderon, Lopès de Vega, &c.....

bon ami Corneille a imité dans son *Menteur* le *Menteur* Espagnol. Eh bien ! j'ai imité le Potier d'Etain Hambourgeois, sinon avec le même talent, du-moins avec la même liberté. Il y a, dans Louis de Holberg, plusieurs scènes qui n'auroient pas plu sur notre Théâtre ; je les ai retranchées, & j'en ai substitué d'autres qui ne sont pas aussi bonnes sans doute, mais qui sont miennes. J'ai fait aussi beaucoup de changemens dans la marche de l'Ouvrage, dans l'intrigue, dans les incidens ; mais les détails, je puis & je dois le dire, m'appartiennent tout entiers. Ce n'est point le style de Holberg qu'on sifflera, si on me siffle ; ce sera le mien, & on lui donnera des nazardes sur mon nez, comme Montagne le disoit de Plutarque, si les caractères déplaisent. Les personnages de Louis de Holberg sont des Artisans & des Bourgeois, & les miens le sont aussi : j'en demande pardon à Messieurs les Marquis ; mais ne pas anoblir mes Acteurs est peut-être ce que j'ai fait de plus sage. Les Bour-

geois & les Artisans ont une physionomie plus prononcée, plus comique & plus franche que celle de MM. les Marquis. Le bon M. Jourdain m'amuse bien plus que nos Valere, nos Cléon modernes; & quoiqu'il ne soit pas toujours méléant de pleurer dans une Comédie, je pense qu'il vaut beaucoup mieux y rire, & j'espère que vous rirez.

Quant a mon but moral, car il en faut toujours un, soit qu'on fasse rire ou pleurer, je ne vous l'annonce point; vous l'appercevrez de reste; & si j'ai eu le malheur de faire un mauvais Ouvrage, vous ne pourrez pas dire au moins que j'aye fait un Ouvrage inutile.

Encore un mot, mes chers amis, & je me tais. On connoit à peine en France les productions de Louis de Holberg. Est-ce par ignorance, par paresse ou par égoïsme, que nous sommes si peu familiarisés avec la littérature étrangère? Je crois que c'est par orgueil. Les Danois, les Allemands, les Russes, les Polonois ont publié une foule d'Ouvrags

d'Ouvrages intéressans dont nous ignorons même les titres : nous les dédaignons peut-être, parce que nous nous imaginons qu'on ne fait penser & écrire qu'en France. Ah ! comme on reviendrait de cette erreur , si on avoit lu davantage les œuvres de Louis de Holberg ! Il règne, sur-tout dans ses Comédies, une gaîté & un naturel qui ne se trouvent guères que chez le divin Molière ; & l'on pourroit ajouter qu'il a bien approché de ce grand homme, s'il ne l'a point égalé. Il n'a point dédaigné sur-tout de s'instruire dans nos Auteurs : il n'a point imité notre morgue nationale ; & son Potier d'Etain en est la preuve. Notre Jésuite Buffier a fait imprimer à la suite de son *Traité de Poésie*, une Comédie en trois actes , intitulée : *Damocle, ou le Philosophe Roi*. Il y peint au naturel le ridicule de ces faux Sages occupés sans cesse de plans de réformations relatifs à toutes les parties du Gouvernement : on y voit un Roi qui , pour se divertir aux dépens d'un de ces hommes à systèmes , le

le prend au mot , & feint de lui céder la Couronne pour le mettre à même de mettre en pratique ses idées. Le nouveau Roi perd la tête & s'écarte de ses principes à la première occasion qu'il a d'en faire usage : les affaires enfin tournent si mal , que Damocle est obligé de convenir qu'il n'est qu'un sot , & qu'il prie le Roi légitime de remonter sur le Trône , afin de réparer tout le mal causé par le prétendu Réformateur. En comparant ce croquis avec le *Potier d'étain politique*, il est difficile de ne pas présumer que le premier n'ait pas beaucoup servi au second : il paroît en un mot que Louis de Holberg avoit lu le Damocle du Jésuite , & qu'à l'exemple de Virgile , il a ramassé des perles dans le fumier d'Ennius. J'ai ramassé les miennes , si j'en ai , dans Louis de Holberg ; & voilà comme va le monde , mes chers amis : les idées dramatiques , politiques , philosophiques circulent continuellement d'un bout de l'univers à l'autre. Heureux qui a , ainsi que vous &

P R É F A C E. xix

La Fontaine, le talent de s'en emparer, de leur donner une forme qui plaise, de leur prêter des couleurs qui séduisent, & de composer, ainsi que vous, d'excellens Mémoires sur les Etats - Généraux, ou des Fables comme celle des deux Pigeons!

Achevée le 19 Mars 1789.

P E R S O N N A G E S.

Maître GAUTIER, *Homme d'Etat imaginaire.*

PAPELINE, *femme de Maître Gautier.*

HONORINE, *filie de Maître Gautier.*

LOUIS GÉRARD, *amant d'Honorine.*

GILOTIN, *valet de Maître Gautier.*

M. MACLOT, } *Echevins.*

M. SANDER, }

DEUX AVOCATS.

CHRISALE, *savetier.*

UN MARCHAND DROGUISTE. } *Membres d'un*

UN BOULANGER. } *Club politique.*

UN PERRUQUIER. }

UN COMMIS DE LA DOUANE. }

UN JOCKEI,

M.^{me} MACLOT, } *Femmes d'Echevins.*

M.^{me} SANDER, }

LE SYNDIC DES CHAPELIERS.

La femme d'un Marchand de charbon.

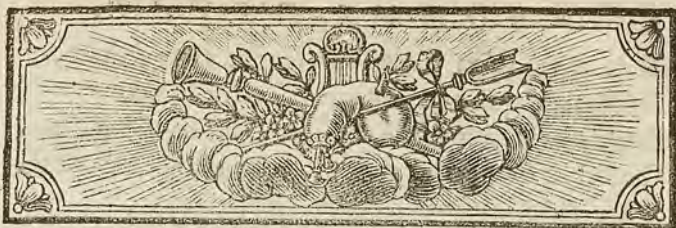
Un Marchand.

Un homme déguisé en femme.

Un bourgeois.

Plusieurs Garçons de Maître Gautier, personnages muets.

La Scène est en France dans une ville maritime.



L'HOMME-D'ETAT IMAGINAIRE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une rue , & l'on voit sur l'un des
côtés la maison de Maître Gautier.*

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS GÉRARD *seul.*

LORSQU'A Maître Gautier je viens rendre visite,
Tout mon corps est tremblant; je frissonne, j'hésite,
Et je ne fais pourquoi je m'arrête en chemin :
De sa fille pourtant je n'aurai point la main,
S'il n'est point informé de mon amour pour elle,
Elle a mille vertus; elle est sensible & belle,

A

2 L' H O M M E - D' Ê T A T

Et je crois qu'en secret partageant mon ardeur ;
La flamme qui m'anime a passé dans son cœur.
Frappons ; expliquons-nous avec Gautier : je n'ose...
C'est tout que d'être aimé ; le reste est peu de chose.
Dussé-je de Gautier n'obtenir qu'un refus ,
La passion l'emporte , & je n'hésite plus.

(Il heurte à la porte de Maître Gautier.)

S C E N E II.

(1) GILOTIN, LOUIS GÉRARD.

GILOTIN *ouvrant la porte.*

C'EST vous, Monsieur Gerard ? Quel bon vent vous amène ?
On ne vous a point vu de toute la semaine.

G É R A R D.

Je n'ose pas souvent venir dans ce quartier.
Puis-je m'entretenir avec Maître Gautier ?

(1) Les Acteurs peuvent se placer sur le Théâtre comme ils le sont sur le papier : c'est pour les Comédiens de Province que nous faisons cette remarque. On entend par le côté du Roi , la gauche des Acteurs , & par le côté de la Reine , la droite.

GILOTIN.

J'en doute.

GÉRARD.

Pourquoi donc? Est-ce qu'il est en Ville?

GILOTIN.

Non; mais il étudie : il veut se rendre habile
Dans l'art de gouverner; &, depuis quelque temps,
La Politique seule occupe ses instans.

GÉRARD.

La Politique!

GILOTIN.

Eh! oui : mon Maître est Politique,
Et Charron à la fois : nuit & jour il s'applique
A lire de Barclay l'Argenis.....

GÉRARD.

L'Argenis!

Je ne fais ce que c'est.

GILOTIN.

Tant pis, Monsieur, tant pis!
Vous passerez ici pour un esprit fort mince.

✱ L'H O M M E - D' E T A T.

G É R A R D.

Hélas ! j'en ai grand'peur.

G I L O T I N.

Et l'horloge du Prince ? (1)
Avez-vous quelquefois mis votre nez dedans ?

G É R A R D.

Encor moins.

G I L O T I N.

Encor moins ! Et vous venez céans !
Mon Maître est honnête-homme ; il aime la justice ;
Il est doux , modéré , simple , sans artifice :
Vous êtes , comme lui , rempli de probité ;
Et ce rapport heureux , cette conformité ,
Devroient , dans son esprit , faire assez votre éloge ;
Mais , du Prince jamais vous n'avez lu l'Horloge ;
Vous serez éconduit.

G É R A R D.

Pour lire des Romans ,

(1) L'Horloge du Prince , par Guevara , Auteur Espagnol.
C'est dans ce Livre que La Fontaine paroît avoir puisé le discours qu'il fait tenir à son Payan du Danube. Quant à l'Argenis de Barclay , c'est un vieux Roman politique , qui a eu quelque célébrité , mais qu'on ne lit plus guère depuis longtemps.

Où pourrois-je trouver d'inutiles momens ?
Mes occupations remplissent ma journée.

G I L O T I N.

'A de petits objets que votre ame est bornée !
Est-ce au travail, Monsieur, qu'on doit passer le temps,
Lorsqu'on peut se charger de soins plus importants ?
Mon Maître ne fait rien ; mais il pense , il médite :
Voilà ce qui s'appelle avoir de la conduite.

G É R A R D.

Mais sa profession en doit beaucoup souffrir :
Cette paresse enfin

G I L O T I N.

Rien ne l'en peut guérir ;
Sans cesse il politique ; & quand , par aventure ,
On lui vient demander un timon de voiture ,
Il répond aussi tôt d'un ton de Magistrat ,
Qu'il est fait pour tenir le timon de l'État.
Mais vous , quelle demande avez-vous à lui faire ?
Puis-je savoir , Monsieur ?

G É R A R D.

Je vais vous satisfaire
En peu de mots. Sa fille a fait naître en mon cœur ,
Si-tôt que je l'ai vue , une amoureuse ardeur.
Je viens savoir de lui , s'il veut en mariage
Me la donner.

GILOTIN.

Eh bien! pour avoir son suffrage,
 Il faut jouer d'adresse : il faut dans vos discours,
 Fourrer de ces grands mots qui lui plaisent toujours;
 Lui parler du pouvoir qu'on nomme Monarchique;
 De l'Aristocratique & du Démocratique;
 Des Constitutions de Charlemagne; & puis,
 Si vous pouviez aussi mêler de l'Argenis
 Dans votre compliment, ou je suis une bête,
 Ou très-certainement vous feriez sa conquête.

GÉRARD.

L'admirable démarche où tu veux m'engager!
 Me la proposes tu pour me faire enrager?
 Je suis fils d'un Tailleur; je n'ai point fait d'étude.
 Lui parler d'Argenis seroit pour moi trop rude.
 A Gautier le Charron, je dirai simplement
 Que sa fille me plaît, que je l'aime ardemment;
 Et, sans le fatiguer par un long verbiage,
 Je la demanderai sur l'heure en mariage.

GILOTIN.

Et vous ne l'aurez point, ne voulant point ruser.

GÉRARD.

Ruser! je suis trop franc.

GILOTIN.

Du moins pour l'amuser,

Et réjouir un peu sa débile cervelle ,
Si vous lui racontiez quelque grande nouvelle ,
Quelque fait relatif à la guerre , à la paix ?
Lisez-vous les Journaux , les Gazettes ?

G É R A R D.

Jamais.

Au Café cependant ce que je viens d'apprendre ,
Pourra l'intéresser autant que le surprendre.

G I L O T I N *avec emphase.*

Qu'est-ce donc ? Les Anglois , ces fiers tyrans des eaux ,
Nous ont-ils par hasard pris quelques gros vaisseaux ?
Les Turcs menacent-ils Venise ou l'Allemagne ?
Et ferons-nous bientôt en Flandre une Campagne ?

G É R A R D.

Non ; mais des Envoyés d'un Monarque Indien
Arrivent en ce jour.

G I L O T I N *se frappant le front de désespoir.*

Et je n'en savois rien !

O le plus ignorant de tous les Politiques !
Le plus mais sans attendre ici d'autres répliques ,
Allez trouver mon Maître , & souvenez-vous bien
De lui parler sur-tout du Monarque Indien.

G É R A R D *entrant dans la maison.*

Je ne lui parlerai , ma foi , que de sa fille ,
Et du desir que j'ai d'entrer dans sa famille.

SCENE III.

GILOTIN *seul.*

IL ne l'obtiendra pas. Je suis presque certain
Qu'un Politique seul peut prétendre à sa main.
Que ne le suis je assez pour m'offrir à mon Maître,
Et pour lui demander Honorine! Peut-être
Si je savois à fond l'Argenis de Barclai,
Entr'elle & moi bientôt l'hymen seroit boclé.
J'aspire à la fortune. Allons lire ce livre;
Il pourra m'indiquer la route qu'il faut suivre.

SCENE IV.

GÉRARD, Maître GAUTIER, *sortant tous
deux de la maison*

Maître GAUTIER.

JE suis flatté, Monsieur, de votre empressement,
Et vois avec plaisir le tendre sentiment
Que ma fille Honorine en votre ame a fait naître.
Vous voulez l'épouser; mais cela ne peut être.

G É R A R D.

Vous m'étonnez beaucoup. Un semblable discours.....

Maître G A U T I E R.

Connoissez-vous à fond les intérêts des Cours?
Je veux avoir pour gendre un Politique habile;
Et votre amour devient tout-à-fait inutile,
Si, par cette science, il n'est point secondé.

G É R A R D.

Sur des titres plus sûrs mon amour est fondé,
Et je puis.....

Maître G A U T I E R.

Avez-vous des notions bien claires
Sur les droits du Monarque & les droits populaires?
Avez-vous débrouillé l'origine des Francs,
Leurs intérêts divers, & sur leurs différends,
Sous Clovis arrivés, pourriez-vous me répondre?
M'apprendrez-vous comment au Parlement de Londres
On fait des motions, comme on y juge, enfin,
Le plus simple Bourgeois, même le Souverain?
La Capitation, les Tailles, les Gabelles,
Les Finances sur-tout (on ne peut rien sans elles)
Ont-elles, quelquefois, exercé votre esprit?
Savez-vous pourquoi hausse & baisse le crédit?
Savez-vous ce qui rend un peuple esclave ou libre,
Et ce qui de l'Europe entretient l'équilibre?

GÉRARD.

Vous m'en demandez trop. Je fais très-proprement
 Des vestes, des habits; & le Gouvernement,
 A vous parler sans fard, ne m'inquiète guère.
 D'être un grand Politique, est il si nécessaire
 Pour remplir les devoirs de la société?
 Je suis laborieux, j'ai de la probité:
 Que faut-il davantage? Avec votre science
 Vous devez négliger votre état; & je pense
 Que l'on doit, avant tout, faire bien son métier.
 Craignez qu'on ne vous blâme, & que tout le quartier.....

Maître GAUTIER.

Moi, craindre! Et pense-t-on qu'avec ma noble audace,
 Je ne parviendrai point à quelque grande place,
 Et que long-temps encor je demeure Charron?
 Non, je ne suis pas fait pour ma profession.
 J'ai lu, relu cent fois mon Horloge du Prince:
 On connoît mes talens dans toute la Province,
 Et pour tout avouer, je fais que l'autre jour
 Un homme d'importance, arrivant de la Cour,
 Dit qu'au lever du Roi mon nom s'est fait entendre:
 Après un tel honneur, à tout je dois m'attendre;
 Je serai mort, vous dis-je, ou très certainement
 Vous me verrez bientôt dans le Gouvernement,
 Remplir des fonctions qui ne sont pas communes.
 Voulez-vous avoir part à mes bonnes fortunes?

Voulez-vous parvenir? Prétendez-vous, enfin,
 Que de ma fille, un jour, je vous donne la main?
 Imitiez-moi : lisez des Traités politiques,
 L'Hercule Citoyen, l'Ami des Républiques,
 Grotius, Puffendorf, l'Atlantis de Bacon.
 Tenez, si vous voulez ici prendre leçon,
 Une fois la semaine, avec plaisir moi-même
 Je vous la donnerai.

G É R A R D.

De votre zèle extrême
 Je vous suis obligé. Le temps est précieux:
 Je crois qu'à travailler je l'employerai mieux.

Maître G A U T I E R, *sèchement.*

Ne vous flattez donc plus d'entrer dans ma famille.

G É R A R D.

Quoi! Monsieur, je ne puis...

Maître G A U T I E R, *sortant brusquement.*

Vous n'aurez point ma fille.

S C E N E V.

G É R A R D, à *Gautier qui s'en va.*

M A I S si quelques instans vous vouliez m'écouter....

(*Seul*)

Maître Gautier est fou ; je n'en saurois douter.
 Les intérêts des Cours , le Parlement de Londres,
 Les Finances... Que diable avois-je à lui répondre
 Sur tous ces grands objets que je ne connois pas ?
 Que les Rois, à leur gré , gouvernent leurs Etats,
 Peu m'importe. Régler chaque jour mes dépenses
 N'est pas bien difficile , & voilà mes finances.
 Quant à mes intérêts , je les borne en ce jour ,
 A plaire, à conquérir l'objet de mon amour.
 Gautier perd la raison ; mais sa femme est plus sage ;
 Heureusement pour moi , je fais qu'elle partage
 Le desir qui m'anime , & je vais... La voici.

S C E N E V I.

P A P E L I N E, G É R A R D.

P A P E L I N E.

C'EST vous, mon cher Gérard ! Que faites-vous ici ?
 Je ne vous savois pas si près de ma demeure.

G É R A R D.

Hélas ! bientôt , Madame , il faudra que je meure.

P A P E L I N E.

Quel langage ! D'où vient un si grand désespoir ?

G É R A R D.

J'adore votre fille , & je venois savoir
Si j'aurai le bonheur de l'obtenir pour femme.
De votre époux , jamais je n'ai pu toucher l'ame.

P A P E L I N E.

Est-ce qu'il vous refuse ?

G É R A R D.

Il ne s'offense pas

De ce que votre fille a pour moi des appas ;
Mais , par une manie inconcevable , unique ,
Il ne veut s'allier qu'avec un Politique ,
Qu'avec un homme instruit des intérêts des Cours ,
Et qui passe à l'étude & les nuits & les jours ;
Qui lise Grotius & l'Horloge du Prince :
Il croit régner déjà sur toute la Province ;
Il compte incessamment parvenir aux honneurs ,
Et se voir installé parmi les grands Seigneurs.

P A P E L I N E.

L'insensé ! Chaque jour je blâme sa manie ,
Que lui souffla , je crois , quelque mauvais génie :

114 L'H O M M E - D' E T A T

Chaque jour je le gronde , & ne puis obtenir
Qu'au sein de son ménage il se veuille tenir.
Il va, je ne fais où, courir la pretontaine,
Boire, se divertir, & j'ai toute la peine :
Ses pratiques, pourtant , qui lui servoient d'appui,
S'en plaignent à toute heure & s'éloignent de lui
C'est moi seule, en ces lieux, qui reçois leurs reproches;
C'est un scandale, enfin, dont nos amis, nos proches,
Mille fois m'ont fait honte ; & s'il ne change pas,
J'en ai pris le parti, je lui romprai les bras.

G É R A R D.

La douceur fait, je crois, plus que la violence.
Dans les pays perdus , quand son esprit s'élance ,
Faites parler plutôt la voix de la raison ,
Et vous ramènerez l'ordre dans la maison :
Dites-lui, par exemple, & sur-tout sans colère,
Que j'adore sa fille, & qu'ayant su lui plaire,
Il est juste & s'éant qu'il m'en rende l'époux,
Et tâchez que bientôt, par les nœuds les plus doux....

P A P E L I N E.

Sa fille ! elle est la mienne, & je suis la maîtresse
De vous la donner, moi ! J'approuve la tendresse
qu'un amour mutuel a fait naître en vos cœurs.
Vous avez un état qui me convient, des mœurs,
Et vous l'épouserez ; j'en donne ma parole.
Je l'ai résolu.. Mais , que veut ce petit drôle :

SCENE VII.

PAPELINE, GÉRARD, UN JOCKEI (1).

LE JOCKEI, *baragouinant.*

MA Maîtresse m'envoie ici pour l'avant-train
De son voiture : il faut qu'elle sorte demain ;
L'a-t-on raccommodé ?

P A P E L I N E.

Je ne crois pas.

LE JOCKEI.

Quel diable !
Toujours quelques lenteurs ! C'est bien abominable.
Ma Maîtresse, elle vient de se fâcher beaucoup ,
Et je viens au Charron, moi, donner un grand coup
De pied dans le derrière.

P A P E L I N E.

Et pourquoi, je vous prie ?

(1) C'est une Actrice déguisée en jeune-homme, qui doit faire ce bout du Rôle.

LE JOCKEI.

Ma Maîtresse l'ordonne, & doit être obéie.

PAPELINE.

De battre mon mari vous n'aurez pas besoin :
J'ai de bons bras; allez, de son dos j'aurai soin.
Et quant à l'avant-train qu'il faut à la voiture,
Dans deux jours au plus tard, vous l'aurez, je vous jure.

LE JOCKEI.

Vous me le promettez? Souvenez-vous-en bien :
Dans deux jours... Sans cela je le rossé très-bien.

SCENE VIII.

PAPELINE, GÉRARD.

PAPELINE.

Vous le voyez : voilà comme, par sa paresse,
Mon coquin de mari me compromet sans cesse!

SCENE

SCENE IX.

GILOTIN, PAPELINE, GÉRARD.

GILOTIN.

MADAME a-t-elle su que tantôt, en ce lieu,
Un Cocher est venu réclamer un essieu;
Que notre Maître?...

PAPELINE.

Va, je n'en suis pas surprise :
Voilà le triste effet de sa fainéantise.
On m'apprit l'autre jour, sans pouvoir me dire où,
Qu'il alloit, chaque soir, courir le loup-garou :
Le fais-tu, Gilotin, pourrois-tu m'en instruire?

GILOTIN.

Si je ne craignois pas, entre nous, de me nuire,
Et qu'il ne me punit de l'avoir décelé,
Ce secret vous seroit promptement révélé.

PAPELINE.

De ma discrétion je te réponds d'avance :
Ainsi, parle ; fais-moi l'entière confidence
De tout ce qu'il me cache.

B

GILOTIN.

Eh bien ! je l'ai surpris,
S'assemblant chaque jour avec de grands esprits,
Dans un club politique, où chacun d'eux raisonne
Sur tout ce qui se passe, & décide en personne,
Où, sans faire de bruit, du moins sans trop d'éclat,
Ils discutent à fond les affaires d'Etat.

P A P E L I N E.

Et dans quel lieu se tient cette belle Assemblée ?

GILOTIN.

Elle n'est point ainsi par mon Maître appelée.
C'est un club.

P A P E L I N E.

Eh bien ! soit : ce club où se tient-il ?

GILOTIN.

On peut le deviner, sans être fort subtil ;
Tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, à tour de rôle.
Vous m'avez bien promis...

P A P E L I N E.

J'ai donné ma parole.
Rassure-toi.

GILOTIN, *montrant la maison.*

C'est-là qu'il se tient en ce jour.

P A P E L I N E.

Dans ma maison ! Fort bien. Je comprends à mon tour
Pourquoi le scélérat vouloit qu'aujourd'hui même
J'allasse visiter une tante qui m'aime.
C'étoit pour éloigner un témoin importun.

G É R A R D , *souriant.*

Votre époux, entre nous, n'a pas le sens commun.

P A P E L I N E.

Tu n'as pas encor dit quels sont les esprits rares
Qui se donnent ainsi des rendez-vous bizarres.

G I L O T I N.

Vous les connoissez tous : vous leur avez du moins
Parlé plus d'une fois.

P A P E L I N E.

Moi ! j'ai bien d'autres soins.

G I L O T I N.

C'est Jean le Boulanger, Pancrace le Droguiste,
Le Perruquier François.

G É R A R D , *souriant.*

Ah ! l'admirable liste !

G I L O T I N.

Ils font douze, en un mot, & tous gens de métier,
Pour honnêtes Bourgeois connus dans le quartier,
Et, depuis quelque temps, pour très-grand Politiques,
Quoiqu'ils ne soient jamais sortis de leurs boutiques.
Le club se tint hier chez le Traiteur Simon.

G É R A R D.

Chez Simon! Celui-là signe à peine son nom.

G I L O T I N.

Là, rangés tous les douze à l'entour d'une table,
Ils forment, je l'avoue, un coup-d'œil admirable.
Quel plaisir de les voir, d'entendre leurs discours!
Ils détrônent les Rois, les chassent de leurs Cours,
Déplacent le Ministre, &, Maîtres de la terre,
Font, comme il leur convient, ou la paix ou la guerre,
Mettent de gros impôts toujours à leur profit,
Et sans payer un sou comblent le déficit.
Du vin est auprès d'eux, du bon vin de Bourgogne,
Dont souvent à la ronde ils rougissent leur trogne,
Et tout en dissertant sur la sobriété,
Ils laissent quelquefois leur raison de côté.
Le commerce tantôt, tantôt l'agriculture,
Leur fournit des projets d'une étrange nature:
L'un d'eux veut qu'à deux liards on achète le pain,
Et, quoique gras à lard, craint de mourir de faim:

L'autre, tout occupé de nouvelles rubriques,
 Prétend que le Dimanche on ouvre les boutiques.
 Et d'après leurs besoins, tous réformant la Loi,
 On voit que chacun d'eux n'a parlé que pour soi.

P A P E L I N E.

Et que fait mon mari dans ce bizarre groupe ?

G I L O T I N.

De temps en temps, Madame, il harangue la troupe.
 Si-tôt que de parler il a l'intention,
 On voit autour de lui naître l'attention.
 Ces Messieurs sont pour lui remplis de déférence :
 Ils ne l'écoutent point avec indifférence.
 L'autre jour à la main, tenant un cure-dent,
 Il étoit surnommé Monsieur le Président.

G É R A R D, *souriant.*

Un cure-dent ! C'étoit le sceptre de Justice,
 Apparemment : je veux lui faire une malice,
 Et l'appeler, ma foi, Monsieur le Président,
 Quand je le reverrai.

G I L O T I N.

Diable ! Soyez prudent :
 Il diroit que de moi vous tenez cette histoire ;
 Et je serois perdu. Daignerez-vous m'en croire ?

Tenez, Monsieur Gérard, n'offensons point des gens
 Qui détrônent les Rois, & sont assez puissans
 Pour lever une armée & nous faire la guerre.

P A P E L I N E, à Gérard qui rit.

Vous riez? Moi, Monsieur, il ne m'amuse guère.
 Sans l'aveu du Conseil, on ne peut s'assembler;
 Et pour mon pauvre époux je commence à trembler;
 Si l'on vient à savoir que c'est un politique,
 Qui du Gouvernement fait toujours la critique.
 Le Conseil n'aime pas tous ces réformateurs,
 Qui du public repos sont les perturbateurs;
 Et peut-être bientôt ils agiront de force
 Qu'on verra s'établir la garde à notre porte.

G É R A R D.

Ne craignez point, Madame, un pareil accident;
 On n'arrêtera point Monsieur le Président.
 Et quel mal voulez-vous qu'à l'Etat puissent faire
 Des gens qui, dans l'Etat, n'ont point de caractère,
 Qui savent lire à peine, & dont les vains discours
 Sont méprisés de ceux qui règnent dans les Cours?
 Les Empereurs, les Rois, les Magistrats eux-même,
 Doivent rire tout haut de leur folie extrême:
 Ces rêveurs ne sont nés que pour les divertir.

P A P E L I N E.

Je n'en suis pas plus calme. Allons, il faut partir.

Dans ma maison, bientôt, ils doivent tous se rendre.
J'espère, à mon retour, pouvoir les y surprendre;
Et je leur prouverai, sans faire trop d'éclat,
Qu'il vaut mieux gouverner sa maison que l'Etat.

Le Tuteur représente l'intérieur de la Maison de
Monsieur de la Motte. On voit une table au milieu
sur laquelle sont rangés confusément des livres
des bouteilles.
Fin du premier Acte.

SCENE PREMIERE.

Monsieur GAUTIER, CILLOTIN.

Monsieur GAUTIER.

C'est aujourd'hui, chez moi, que le club politique
Doit se tenir. Allons, Citoyen, qu'on s'apprête
A se bien recevoir que tout soit prêt ici!
Du vin! De l'eau-de-vie!

CILLOTIN, rangeant les bouteilles.

Où, Monsieur.

Monsieur GAUTIER.

Il faut aussi

De la bière.

A C T E II.

Le Théâtre représente l'intérieur de la Maison de Maître Gautier. On voit une table au milieu, sur laquelle sont rangés confusément des verres, des bouteilles, des Cartes de Géographie, &c.

SCENE PREMIERE.

Maître GAUTIER, GILOTIN.

Maître GAUTIER.

C'EST aujourd'hui, chez moi, que le club politique
Doit se tenir. Allons, Gilotin, qu'on s'applique
A le bien recevoir : que tout soit prêt ici !
Du vin ! De l'eau-de-vie !

GILOTIN, *rangeant les bouteilles.*

Oui, Maître.

Maître GAUTIER.

Il faut aussi

De la bière.

G I L O T I N.

En voilà.

Maître G A U T I E R.

Des verres, qu'on les rince!
Et mon livre chéri de l'Horloge du Prince?

G I L O T I N.

Fouillez dans votre poche; il s'y trouve, je crois.

Maître G A U T I E R.

Je l'y sens, en effet : nous voyageons parfois,
Sur la carte, & souvent, sans quitter cette chambre,
Nous allons au pays où mûrit le gingembre.
La carte est-elle ici?

G I L O T I N.

J'en ai rangé plusieurs
Sur cette table.

Maître G A U T I E R.

Bon ! j'apperçois nos Messieurs.

SCENE II.

GILOTIN, UN BOULANGER, UN DROGUISTE,
Maître GAUTIER, UN COMMIS DE LA
DOUANE, LE SAVETIER CHRISALE, UN
PERRUQUIER.

Maître GAUTIER, *les saluant.*

SALUT à l'Assemblée.

*Ils répondent tous au salut de Maître Gautier par
une inclination, se rangeant pittoresquement, &
s'asseyant autour de la table : Gilotin reste de
bout.*

Maître GAUTIER, *continuant.*

Il ne me souvient guère
De ce que nous traitions la semaine dernière.

LE COMMIS DE LA DOUANE.

Nous en étions restés aux affaires du Nord.

Maître GAUTIER.

Je crains que ce Pays ne se barbouille fort ;
Qu'en dites-vous, Messieurs ? La Pologne envahie,
A, pour jamais, perdu son antique harmonie.

Ce Royaume, jadis si beau, si florissant,
Va tomber sous les coups d'un ennemi puissant.
Le Russe la vaincra. Par des Rèlemens sages
Détruisons, s'il se peut, de barbares usages.
Délibérons, enfin, & créons des projets
Qui rendent plus heureux le Peuple Polonois.
Le danger est pressant : vite, qu'on me seconde;
Nous sommes assemblés pour le bonheur du monde.

LE COMMIS DE LA DOUANE.

Le sort des Polonois me touche infiniment :
Tous leurs malheurs sont nés de leur Gouvernement :
Il faudroit le changer, leur en donner un autre.

Maître GAUTIER, *au savetier Chrisale.*

Est-ce là votre avis ?

Le Savetier CHRISALE.

Je l'adopte.

Maître GAUTIER, *au Perruquier.*

Et le vôtre ?

LE PERRUQUIER.

Le mien seroit, ma foi, que pour se délivrer
Du vautour russe prêt à les dévorer,
Ils élussent pour Roi l'Empereur de la Chine.
Ce Monarque est puissant. A leur frêle machine,

28 L'HOMME-D'ETAT

D'une nombreuse armée il prêteroit l'appui,
Et bientôt dans le Nord tout trembleroit sous lui.

Maître GAUTIER.

D'un semblable conseil mon ame est stupéfaite.

LE PERRUQUIER.

Pourquoi donc, je vous prie ?

Maître GAUTIER.

Ils sont à la diète,
Les Polonois.

LE PERRUQUIER.

Eh bien ! voilà donc le moment
De leur faire passer mon avis promptement.
Après l'avoir long-temps pesé dans la balance,
Ils en profiteront ; n'en doutez point.

LE BOULANGER.

Je pense
Qu'il vaudroit beaucoup mieux leur envoyer du pain ;
Si la diète dure, ils périront de faim.

Tous les Acteurs rient , excepté le Boulanger.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah !

LE BOULANGER.

Vous riez ! chose étrange !
Après qu'on a jeûné , ne faut-il pas qu'on mange ?

Maître GAUTIER.

La diète n'est pas un jeûne.

LE BOULANGER.

Excusez-moi ,
Si je me suis trompé ; je suis de bonne-foi :
Je crois ce terme pris dans la géométrie ,
Et je ne l'entends pas.

Les Acteurs rient encore.

Maître GAUTIER.

Dans l'Aristocratie
Ce terme signifie une Assemblée ; ainsi ,
Nous-mêmes nous tenons une diète ici ,
Et nous ne jeûnons pas.

Le Savetier CHRISALE.

Non , de par tous les diables.
Buvons. *(Ils boivent à la ronde).*

LE DROGUISTE.

Le vin produit des effets admirables :

Je l'éprouve à l'instant : vous trouverez exquis
Le projet qu'il m'inspire. Ecoutez , mes amis.

(Ils avancent la tête en demi-cercle & prêtent l'oreille).

Dans son ambition le Russe est sans vergogne :
Il voudroit à son joug asservir la Pologne.
Pour la mettre à couvert de son autorité ,
Et lui rendre une entière & pleine liberté ,
N'imaginez-vous pas que , dans la Tartarie ,
Elle pourroit , guidant une armée aguerrie ,
Aller faire par mer le siège de Moscou ?

(Les Acteurs se redressent & se regardent mutuellement comme pour se consulter).

Maître GAUTIER , à part & haussant les épaules.

A l'autre ! ils me feront , je crois , devenir fou.

LE DROGUISTE , reprenant vite la parole.

Cette ville est , dit-on , la clef de la Russie ,
Elle a pour garnison l'Apothicaierie (1) ,
Que jadis y fonda Pierre premier du nom.

(Faisant un geste d'Apothicaire).

On fait dans notre état manier le canon ;

(1) Il y a en effet à Moscou une Apothicaierie très-célèbre.

Mais il n'est point à craindre ; & sans beaucoup de peine,
On prendroit cette ville en moins d'une semaine.
Le Polonois est brave & fait pour tout oser :
Qu'est-ce qu'à sa vaillance on pourroit opposer ?
Des Garçons de boutique, armés de leurs canules.
Il faut de gros boulets, & non pas des pilules,
Pour renverser les murs des guerrières Cités ;
Et les Vainqueurs du Nord , dans l'Histoire cités ,
Préféroient , en suivant Alexandre à la piste ,
Le mortier d'une bombe au mortier d'un Droguiste.

Maître G A U T I E R.

Si Moscou n'étoit pas loin des bords de la mer ,
L'esprit , d'un tel projet , se laisseroit charmer ;
Mais ce seroit lui tendre un ridicule piège.
Et comment des vaisseaux en feroient-ils le siège ?
Un canal seulement la baigne de ses eaux.

L E D R O G U I S T E.

Si la chose est ainsi , je suis le Roi des fots.

(*Avec finesse.*)

Je crois bien cependant que cette Capitale
Ne doit pas être loin de la mer Glaciale.
Pensez-vous qu'à tel point je manque de savoir ?...

Maître G A U T I E R.

En consultant la carte , on peut bientôt le voir.

32 L'HOMME-D'ETAT

(Prenant sur la table une carte géographique.)

Tenez , voici , je crois , celle de l'Allemagne.

GILOTIN , à part , pendant que son Maître parcourt
la carte.

Voilà comme toujours ils battent la campagne !
L'un dit blanc , l'autre noir : différens dans leurs vœux ;
Peut-être ils finiront par se prendre aux cheveux ,

Maître GAUTIER , regardant toujours la carte.

Que dis-tu , Gilotin ? tu parles , ce me semble ?

G I L O T I N .

Je dis que mon plaisir est de vous voir ensemble ,
Que je fais mon profit de vos savans débats ,
Et que vous m'apprenez...

Maître G A U T I E R .

Soit ; mais parle plus bas.
De cette question , plus ou moins éclaircie ,
Pourra dépendre un jour le sort de la Russie.
Il nous faut du silence & du recueillement ;
Pour ne pas nous troubler , laissez-nous un moment.

SCENE

S C E N E III.

Les Acteurs précédens , *toujours assis.*

Maître GAUTIER , *regardant toujours la carte.*

SUR cette Carte en vain je cherche la Russie.
(*En prenant une autre , & montrant avec le doigt.*)
C'est l'autre qu'il me faut. Voici la Livonie :
La voyez-vous ? Plus loin , remarquez-vous Riga ?
Riga sa Capitale , & plus loin le Wolga ?

TOUS , *excepté Gautier.*

Le Wolga ?

Le Savetier CHRISALE.

C'est peut-être un animal sauvage.

Maître GAUTIER.

Non , Messieurs ; c'est un fleuve : on voit sur son rivage...
(*L'un d'eux s'approche pour regarder le Wolga , & renverse le pot à bière.*)

Mais on ne voit plus rien ; le fleuve est débordé.

C

34 L'H O M M E - D' É T A T

LE BOULANGER *en colère , & s'effuyant.*

Au diable soit le fleuve ! il m'a tout inondé.

Tous les Acteurs *se levant , & riant.*

Ah , ah , ah , ah , ah , ah !

LE COMMIS DE LA DOUANE.

Mes amis , j'imagine
Qu'au-lieu de tant parler du Nord & de la Chine ,
Il vaudroit beaucoup mieux , sur-tout en ce moment ,
Songer à réformer notre Gouvernement.

LE D R O G U I S T E .

Ce feroit s'occuper d'une utile besogne :
Nous habitons la France , & non pas la Pologne.
Que l'on fasse la guerre ou la paix dans le Nord ,
Est-ce-là ce qui doit nous intriguer si fort ?

LE COMMIS DE LA DOUANE.

Je veille, par ma place, aux choses du Commerce.
Pourquoi n'avons-nous pas avec le Roi de Perse
Plus de relations , plus de rapports directs ?
Ses Peuples ne sauroient nous paroître suspects ;
Ils sont affables , doux ; & je crois que la France
Devroit faire avec eux une prompte alliance.

Ils ont des diamans, des fruits délicieux,
Des étoffes de prix, des arbres curieux.
Avec eux de ces biens nous ferions le partage,
Et leurs trésors bientôt seroient notre héritage :
Mon avis seroit donc que des Ambassadeurs
Partissent promptement pour conquérir leurs cœurs.

L E D R O G U I S T E.

Il vaudroit mieux, je crois, leur déclarer la guerre.
C'est la force qui règne, & fait tout sur la terre.
La Perse est un Pays facile à subjuguier :
Contr'elle, avec l'Anglois, il faudroit nous liguier.
Le François & l'Anglois, réunissant leurs armes,
Dans l'Univers entier répandroient les alarmes ;
Et maîtres une fois de l'Empire Persan,
Qui pourroit empêcher que bientôt du Croissant
Le François ne devînt le souverain arbitre ?
Mais que veut cette femme ?

S C E N E I V.

Les Acteurs précédens, PAPELINE.

PAPELINE, *les poings sur les côtés.*

AH ! je t'y prends, hêtre !
Voilà comme tu fais ton métier de Charron !
Des Pratiques sans nombre assiègent la maison :

36 L'HOMME-D'ETAT

D'un avant-train , à l'une on a fait la promesse ;
L'autre , pour un essieu , me tourmente sans cesse.
Toutes font en fureur. Comment les apaiser ?
Quand tu ne fais ici que boire & que jaser ,
Et quand tous nos Garçons , te prenant pour modèle ,
S'en vont au Cabaret s'enivrer de plus belle ?
Ivrogne ! paresseux !

Maître GAUTIER.

Ma femme , doucement !
Nous raisonnons ici sur le Gouvernement.
Le temps n'est pas perdu. Plus tôt que l'on ne pense ,
Mes travaux recevront leur noble récompense :
Mon savoir , en tous lieux , percera tôt ou tard.
En faisant un métier , en s'occupant d'un art ,
Sans doute on a des droits à la publique estime ;
Mais un grand Politique est un être sublime ,
Au-dessus d'un Charron , même d'un Avocat ,
Et plus que les Six-Corps il peut servir l'Etat.
J'ai choisi par instinct la plus noble science.

P A P E L I N E.

Celle de ne rien faire ; & tu veux qu'en silence.....

Maître GAUTIER.

Ah ! ma femme , tout doux ! les vulgaires humains
Attachent un grand prix au travail de leurs mains ;

Mais le plus glorieux est celui de la tête :
C'est le mien à présent ; & le Destin s'apprête
A m'en récompenser.

P A P E L I N E.

J'en admire l'effet.
Qu'est-ce qu'il a produit, ce travailleur parfait
Depuis qu'il se rassemble avec sa compagnie ?
Des châteaux en Espagne , & voilà tout.

Maître G A U T I E R.

Je nie...

P A P E L I N E.

Tais-toi, vieux radoteur, rêve-creux, maître fou !
Si tu ne changes pas , je te romprai le cou !

Le Savetier C H R I S A L E.

Eh quoi ! maître Gautier, vous souffrez qu'une femme
De la sorte avec vous se conduise ! tredame !
Si la mienne jamais....

Maître G A U T I E R , *d'un ton digne.*

Chrisale , écoutez-moi :
Pour gouverner le monde , il faut régner sur soi.
C'est le premier devoir : on lit cette maxime
Dans l'Horloge du Prince ; elle est vraiment sublime.

38 L'H O M M E - D' E T A T

Dans un autre volume intitulé , je crois ,
L'Autruche politique , on lit que jusqu'à trois
Il faut six fois compter , avant que d'une injure
On cherche à se venger. Cette méthode est sûre.
Un deux trois , un deux trois , je n'ai plus de courroux.
Ma femme , tu devrois boire un coup avec nous :
Tu dois avoir grand'soif , t'étant mise en colère ?
(*il lui offre du vin.*)

P A P E L I N E.

A moi du vin ? à moi , vrai gibier de galère !
Qui veillera , dis-moi , sur toute la maison ,
Si dans le fond d'un pot je laisse ma raison ?

Maître GAUTIER , *avec une colère qu'il cherche
à étouffer.*

Un deux trois , un deux trois.

P A P E L I N E.

Je n'aime à rien rabattre.

(*Lui donnant un soufflet.*)

Tiens ! tu peux à présent compter jusques à quatre.

Maître GAUTIER , *portant la main sur sa joue ,
& comptant avec la rapidité de la fureur.*

Un deux trois , un deux trois , un deux trois , un deux trois ;
Ma colère est passée une seconde fois.

Le Savetier C H R I S A L E.

Oh bien ! je n'ai pas lu , moi , l'Horloge du Prince ;
Et pour la corriger , il faut que je la rince.

(*Il la frappe avec son tire-pied , & désigne un nombre
à chaque coup qu'il donne*).

Un deux trois , un deux trois.

P A P E L I N E , *s'enfuyant.*

Ah ! maudit Savetier !
Tremble ! je te prépare un plat de mon métier.

S C E N E V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

Le Savetier C H R I S A L E.

QUELLE femme , bon Dieu ! J'aime la politique ,
Et d'être homme-d'Etat , comme vous , je me pique ;
Mais je ne souffre point que ces animaux-là
Jusqu'à me souffleter s'émancipent.

Maître G A U T I E R.

Voilà
Comme depuis long-temps me traite la coquine :
Je la vois chaque jour devenir plus mutine ;

Chaque jour elle gronde avec impunité.
 Je suis à la colère extrêmement porté,
 Et, sans la Politique, avec quelles délices
 Mon bras réprimerait les fréquentes malices!

(Mettant le doigt sur son front.)

Mais l'Horloge du Prince est toute écrite là.

LE PERRUQUIER.

Vous êtes étonné de voir ce sexe-là
 Se livrer aux transports d'une colère extrême!
 Et, pourquoi, je vous prie? Il est par-tout le même:
 Les femmes font par-tout la guerre à leurs maris:
 De Strasbourg à Lisbonne, & de Londres à Paris,
 Règne le même abus. Il me paroît énorme;
 Et j'ai fait sur ce point un projet de réforme.

Le Savetier CHRISALE.

Bon! c'est le vrai moyen de nous venger. Voyons.

LE PERRUQUIER, d'un ton doctoral.

Les femmes ne sont pas ce que nous les croyons:
 Elles aiment beaucoup à gronder, même à battre.
 Cette humeur vous déplaît; mais on peut la combattre
 Très-efficacement, avec l'attention
 De ne les épouser que sous condition.
 Le contrat nous unit pour toujours avec elles,
 Et c'est de là sur-tout que naissent les querelles.
 Cet usage est d'ailleurs contraire à la raison.
 Il faudroit que, semblable au bail d'une maison,

Le contrat nous unit pour plus ou moins d'années,
Qui fussent par les Loix exprès déterminées.
Ainsi l'on quitteroit sa femme au bout d'un an,
Au bout de deux, de trois....

LE DROGUISTE.

Il manque à votre plan...

LE PERRUQUIER, *du même ton.*

Je n'ai pas achevé ; laissez-moi donc poursuivre.
Avec elles pourtant si l'on desiroit vivre,
On pourroit prolonger le terme du contrat.
La crainte de nous perdre, & d'être sans état,
De ces Dames alors changeant le caractère,
Je crois qu'elles mettroient tous leurs soins à nous plaire,
Et que le calme ainsi rentrant dans la maison
Transformeroit en Ange un féminin Démon.
Avez-vous maintenant quelque remarque à faire ?

LE DROGUISTE.

Il en est une au moins que je crois nécessaire.

LE PERRUQUIER.

Parlez, & ma réponse est prête.

LE DROGUISTE.

Je convien
Qu'avec la faculté de briser son lien,

42 L'HOMME-D'ETAT

Un époux inspirant un effroi salutaire,
Peut beaucoup sur les mœurs & sur le caractère
D'une méchante femme, & j'approuve ce point.
Mais du même pouvoir n'usera-t-elle point ?
Et si de son époux elle a droit de se plaindre,
Pourquoi la verroit-on sottement se contraindre ?
Entre les deux époux si tout doit être égal,
Chassés à notre tour du trône conjugal,
On nous répudieroit, & nous serions sans femmes.

LE PERRUQUIER.

Voyez le beau malheur ! Je connois bien ces Dames :
Je les aime, & je crois qu'on ne peut s'en passer ;
Mais il faut les avoir, & non les épouser.

LE BOULANGER.

Je diffère d'avis. Pour punir ces bégueules,
Entre nous, il faudroit les laisser coucher seules
Quand leur humeur les porte à se conduire mal,
Et leur refuser net le devoir marital.

Maître GAUTIER.

Non, Messieurs : une loi, de la concorde amie,
Vaut mieux que tout cela : c'est la Polygamie.
Cet usage que suit presque tout l'Orient,
Rend le nœud de l'hymen plus doux & plus riant.

Le Savetier CHRISALE.

Son idée est vraiment une bonne fortune.

LE PERRUQUIER.

Plusieurs femmes! Bon Dieu! N'est-ce pas assez d'une,

(*A demi-voix.*)

Pour nous faire enrager? Et puis, ce que l'on est,

On le feroit bien plus. L'admirable projet!

Maître GAUTIER.

Pour discuter à fond cette grave matière,

Il faudroit réfléchir une semaine entière.

Le club n'est pas complet d'ailleurs : une autre fois,

Soyons douze, Messieurs, & nous irons aux voix,

Et la pluralité gagnera la victoire.

N'y consentez-vous pas?

Le Savetier CHRISALE.

Nous oublions de boire:

Voilà pourquoi, Messieurs, nous sommes peu d'accord.

Buvons; de nos esprits remontons le ressort;

Sans le vin tout languit au ciel & sur la terre.

(*Ils boivent.*)

LE DROGUISTE.

Revenons aux Persans : leur ferons-nous la guerre?

Maître GAUTIER.

Moi, je suis pour la paix; d'une insurrection,

Qu'est-ce qu'il reviendrait à notre Nation?

44 L'H O M M E - D' E T A T

Des malheurs infinis. Quand d'estoc & de taille
On vient de s'escrimer , sur un champ de bataille
Osez, par la pensée , & d'esprit seulement,
Vous transporter, Messieurs; quel spectacle effrayant!
Par-tout du sang versé, par tout d'affreux ravages.
Ah! n'en retraçons point les horribles images!
Il en est de la guerre ainsi que des procès.
Lorsque s'abandonnant à de facheux excès,
Deux Plaideurs vont d'un Juge implorer l'entremise,
L'un en revient tout nud, l'autre reste en chemise.

Le Savetier C H R I S A L E.

Il parle comme un livre.

L E B O U L A N G E R.

Il a toujours raison.

Le Savetier C H R I S A L E.

Maître Gantier est sage autant que Salomon.

S C E N E V I.

Les Acteurs précédens, G I L O T I N.

G I L O T I N, *accourant.*

ENCORE ici, Messieurs, lorsqu'une noble élite
D'Ambassadeurs qu'escorte une nombreuse suite,

A cette heure peut-être arrive dans le port ;
Et que toute la Ville accourant sur le bord...

L E D R O G U I S T E.

Quoi ! des Ambassadeurs ! quelle étrange nouvelle !

G I L O T I N.

Vous l'ignorez ! La chose est cependant réelle.
C'est un Prince Indien qui les envoie ici :
Il se nomme , je crois , le grand Tipo-Couci.

Maître G A U T I E R.

La Gazette en parloit ; elle n'est point menteuse,
Et jamais on n'y lit une phrase douteuse.
Puisqu'ils sont arrivés , courons aussi les voir :
Unissons nos efforts pour les bien recevoir.
L'Inde, s'il m'en souvient, est peu loin de la Perse.
Nous leur proposerons un traité de commerce.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

Même décoration qu'au premier Acte.

SCENE PREMIERE.

M. MACLOT, M. SANDER.

M. MACLOT.

LE Conseil auroit tort de le faire arrêter.
C'est un fou qu'il faut plaindre, & non persécuter.

M. SANDER.

Mon avis cependant a paru satisfaire
Messieurs nos Conseillers.

M. MACLOT.

Il ne sauroit me plaire.
Tout le Peuple, d'ailleurs, qui n'entend pas raison,
Pourroit de mauvais œil voir Gautier en prison,
Et pour l'en arracher user de violence.
Nous sommes Echevins; consultons la prudence.

M. S A N D E R.

Si j'en crois certains bruits , ce Gautier en a peu...
On me l'a peint souvent comme un vrai boute-feu,
Qui blâme hautement la Cour , le Ministère ;
Qui ne respecte rien , sur rien ne peut se taire.

M. M A C L O T.

Gautier est un bon diable ; il n'est point né railleur ,
Et sa malignité ne vient pas de son cœur.
Il boit plus qu'il ne faut ; & quand sa tête est prise ,
Il déraisonne au point d'exciter la surprise
Et l'indignation de chaque Citoyen ;
Mais , pour le corriger , je fais un bon moyen.

M. S A N D E R.

En est-il d'enchaîner cette langue hardie ?

M. M A C L O T.

Il faut , à ses dépens , jouer la comédie.
J'étois dernièrement avec quelques amis ,
Que ses discours légers ont souvent compromis.
Je rappelai ses torts : on décida sur l'heure ,
Qu'il falloit aussi-tôt aller dans sa demeure ,
Et lui persuader qu'au rang de Gouverneur
On l'avoit fait monter : il le croira.

M. SANDER.

D'honneur ?

Vous vous imaginez qu'il ait si peu de tête !

M. MACLOT.

Je le connois. Gautier est très-vain , quoiqu'honnête ;
Il a reçu d'ailleurs une lettre de moi
Qui l'assure qu'il vient d'obtenir cet emploi.
Enfin , son amour-propre à tel point le gouverne ,
Qu'il n'osera jamais supposer qu'on le berne ;
Et comme nous rirons de son aveuglement !
Voulez-vous le premier lui faire compliment ?

M. SANDER.

J'y consens ; mais à quoi servira cette ruse ,
A ses dépens , sur-tout , s'il voit que l'on s'amuse?...

M. MACLOT.

D'une charge importante à peine revêtu ,
Gautier de l'exercer n'aura point la vertu.
Il sentira pour lors combien est difficile
L'art du Gouvernement : il faudra qu'il s'exile ,
Ou qu'il avoue au moins son incapacité ,
Et nous le punirons de sa loquacité.
Le tour sera plaisant. Vous gardez le silence ?
Vous paraissez rêveur ? & moi , j'en ris d'avance.

Ne

Ne perdons pas de temps. Je vous laisse l'honneur
D'aborder le premier Monsieur le Gouverneur.
Vous voyez la maison : frappez.

(M. Sander frappe.)

S C E N E I I.

GILOTIN , M. MACLOT , M. SANDER.

GILOTIN , *ouvrant la porte.*

A cette porte
Qui donc heurte si fort ? Quel démon vous transporte
Etes-vous au Sabat , pour faire un bruit pareil ?....

M. S A N D E R.

Excusez-nous , Monsieur. Nous venons du Conseil,
Et nous sommes chargés d'apprendre à votre Maître
Une grande nouvelle. Est-il céans ?

GILOTIN.

Peut-être.

Quelle est cette nouvelle ? Et pour l'en informer ,
J'irai....

M. M A C L O T.

Cette nouvelle a droit de le charmer.

D

50 L'HOMME-D'ETAT
Instruit que ses talens peuvent le rendre utile ,
Le Conseil l'a nommé Gouverneur de la Ville.

GILOTIN.

Gouverneur de la Ville ! Il est chez lui ; je vais
Vous l'envoyer, Messieurs. Gouverneur ! quel succès !

SCENE III.

M. MACLOT, M. SANDER.

M. MACLOT.

COMME, à cette nouvelle étonnante, imprévue,
Dans l'ame du valet la joie est descendue !
Il nous croit fermement. Que les hommes sont vains !

SCENE IV.

GILOTIN, Maître GAUTIER, *en habit négligé.*

M. MACLOT, M. SANDER.

M^{re} GAUTIER.

EH quoi ! Messieurs, c'est vous ! ici deux Echevins !
(*Bas à Gilotin.*) (*Aux Echevins.*)
Gilotin ! ma perruque. — Excusez , je vous prie ;
Je ne m'attendois pas que votre Seigneurie

Dût me faire l'honneur.....

M. M A C L O T.

Pourquoi tant de façons ?

Maître G A U T I E R , à Gilotin.

Ma perruque , te dis-je , & sur l'heure.

M. M A C L O T.

Abrégeons.

(*Le saluant.*)

Monsieur le Gouverneur , car ce titre est le vôtre ,
De la part du Conseil députés l'un & l'autre ,
Nous venons en ce lieu pour vous féliciter
De ce suprême rang où l'on vous fait monter.
Les biens , pour l'obtenir , furent toujours un titre ;
Et vous en avez peu : mais , équitable arbitre ,
Le Conseil a jugé que vos rares talens
Suppléoiert la richesse & valoient mieux.

Maître G A U T I E R.

J'entends.

On a récompensé seulement mon mérite.

M. M A C L O T.

Jusques à ce moment , votre main fut réduite
A faire des rimons , & tel qu'un Potentat ,
Vous allez diriger le timon de l'Etat ;

Et si votre talent bientôt se développe,
On vous surnomméra le Cocher de l'Europe.

Maître G A U T I E R , *gravement.*

Je l'espère; s'avant dans l'art de gouverner,
De ce que je vais faire on pourra s'étonner;
Et quoique né modeste, il faut que je l'avoue,
Je ferai de l'Etat la principale roue.
A la gloire, au bonheur, je le ferai marcher;
Ses limoniers sous moi n'oseront plus broncher,
& je les forcerai de décrire la courbe,
Sans laquelle toujours un voiturier s'embourbe.
Allez remercier le Conseil de ma part:
L'intérêt de l'Etat ne souffre aucun retard.
Ce grand Corps, depuis peu, marche vers sa ruine.
La Province, sur-tout, de sa perte est voisine:
Le Commerce y languit; le foible Agriculteur
Y gémit sous les coups du fisc dévastateur.
Je vais de mon côté m'occuper en silence
Des moyens que l'étude, unie à la prudence,
Pourra me suggérer pour finir nos malheurs,
Et réparer les torts de mes Prédécesseurs.

M. S A N D E R.

Ne nous oubliez pas au sein de votre gloire.

Maître G A U T I E R.

Ne craignez rien, Messieurs; j'ai fort bonne mémoire;

Et vous pouvez compter sur ma protection.
 Allez, si j'avois eu la moindre ambition,
 Je serois Gouverneur depuis long-temps, je pense,
 Et, sans étonnement, comme sans arrogance,
 Je vois le nouveau grade où je suis parvenu.
 Il faut que tôt ou tard le talent soit connu.
 Un inconnu d'ailleurs, digne de mon estime,
 M'ayant écrit tantôt une lettre anonyme,
 Qui peut-être me vient de l'un de vous, m'apprend
 Qu'aujourd'hui des honneurs on m'a fait le plus grand.

(*Faisant quelques pas lorsqu'ils s'en vont.*)

Pardonnez, si plus loin je ne puis vous conduire.

M. M A C L O T, *bas à M. Sander.*

Sauvons-nous : je me sens près d'éclater de rire
 Au nez du Gouverneur.

S C E N E V.

Maître GAUTIER, *seul.*

ALLONS, Maître Gautier !
 Réjouis-toi : ton nom dans l'Univers entier
 Va bientôt se répandre ; & , grace à ton génie,
 Vont renaître par tout la paix & l'harmonie.
 Ah ! ma femme ! ma femme ! il est temps qu'à la fin
 Vous me rendiez justice ; & votre esprit mutin
 Reconnoitra bientôt....

SCENE VI.

GILOTIN, Maître GAUTIER.

GILOTIN, *lui présentant sa perruque.*

VOTRE perruque ?

Maître GAUTIER.

Donne.

(*La posant sur sa tête.*)

Sur ma tête je crois poser une couronne.
Cours avertir ma femme, & pour se rendre ici,
Dis-lui de tout quitter ; mais reste.... la voici :
Je vais lui raconter cette grande nouvelle.

SCENE VII.

PAPELINE, Maître GAUTIER, GILOTIN.

Maître GAUTIER, à Papeline.

SUIS-JE encore à tes yeux un homme sans cervelle ?
Un rêve-creux, un fou, qui ne sait ce qu'il dit ?
Réponds, ma chère femme : ai-je perdu l'esprit ?

P A P E L I N E.

Etrange question ! Jamais tu n'en eus guère ,
Et de le répéter est-il si nécessaire ?
Oui , je crois qu'il n'est pas de plus grand fou que toi.

Maître G A U T I E R.

Tu le crois fermement ? Eh bien , regarde-moi.
Rougis de ton erreur ; sur-tout change de style :
On vient de me nommer Gouverneur de la Ville.

P A P E L I N E.

Toi , Gouverneur !

Maître G A U T I E R.

Moi-même ; & tes doutes sont vains.
N'as-tu pas vu d'ici sortir deux Echevins ?

P A P E L I N E.

Je les ai rencontrés au détour de la rue.

Maître G A U T I E R.

Ils me quittoient : mon ame est encor toute émue
De ce qu'ils m'ont appris. Le Conseil , ce matin ,
M'a nommé Gouverneur , & rien n'est plus certain.

P A P E L I N E.

Mon mari, ces Messieurs, voulant faire une épreuve,
Se sont moqués de toi.

Maître G A U T I E R.

Faut-il une autre preuve ?

(Lui donnant une lettre.)

Lis cette lettre ; elle est , je crois , d'un Conseiller ,
Incapable de feindre ainsi que de railler ;
Et puis , ne vois-tu pas ce ruban long d'une aune ,
Où pend un grand cachet sur de la cire jaune ?
Penses-tu qu'on plaisante en écrivant ainsi ?

PAPELINE , *revenant comme d'un long sommeil.*

Ouais ! Seroit-il vrai ? que veut dire ceci ?
Les Echevins , la lettre..... Ah ! mon ami , pardonne !
Je n'en puis plus douter ; c'est moi qui déraisonne.

(A Gilotin.)

Si les deux Echevins en ces lieux sont venus ,
Réponds-moi , Gilotin , tu dois les avoir vus ?

G I L O T I N.

Eh , parbleu ! c'est à moi qu'ils ont dit la nouvelle ,
Qui vous paroît douteuse & me semble si belle.

PAPELINE, *aux genoux de Maître Gautier.*

Ah ! qu'ai-je fait tantôt ? me le pardones-tu ,
Mon cher petit mari ?

Maître G A U T I E R.

Quoi donc ?

P A P E L I N E.

Je t'ai battu.

Maître G A U T I E R, *la relevant.*

Lève-toi, j'aime mieux être battu que d'être.....
Tu m'entends ?.....

(*A Gilotin.*)

Ne m'appelles plus Maître.
Dès qu'un homme s'élève au rang de Gouverneur,
Ses gens doivent sur-tout l'appeler Monseigneur.
C'est mon titre à présent : ainsi , qu'il t'en souviene.

G I L O T I N.

Oui , Maître.

Maître G A U T I E R.

Le butor ! quelle rage est la tienne
De toujours oublier ?.....

GILOTIN.

Excusez, Monseigneur.
De vous nommer ainsi j'aurai toujours l'honneur.

Maitre GAUTIER.

A merveille. Gautier est mon nom de famille ;
Ce nom me fait confondre avec Gautier Garguille :
Il est commun, ignoble, & je dois le changer,
En prendre un plus sonore, ou du moins l'alonger ;
Car c'est une remarque assez aisée à faire,
Qu'on alonge son nom en étendant sa sphère.
J'augmente donc le mien d'une syllabe ou deux :
Gautierri ? Gautiersaint ? lequel aimez-vous mieux ?

GILOTIN.

Je suis pour Gautiersaint.

PAPELINE.

Gautierri me transporte.

Maitre GAUTIER.

Allons, sur Gautiersaint que Gautierri l'emporte !
Souvenez-vous tous deux de me gautierriiser,
Et qu'il faut avant tout me monseigneuriser.

P A P E L I N E & G I L O T I N , *ensemble.*

Nous n'y manquerons pas.

Maître G A U T I E R.

Au milieu de ma joie,
Croiriez-vous qu'aux chagrins je sens mon âme en proie?
Et qu'un trouble secret l'agite en ce moment?

P A P E L I N E.

Quoi! lorsque tout conspire à mon contentement!...

Maître G A U T I E R.

J'ai deux ou trois Garçons pour faire mon service;
Ce n'est pas trop. D'ailleurs, il me faudroit un Suisse.

P A P E L I N E.

Pour le Suisse, aisément on en peut trouver un.
Il suffit d'un valet ayant le sens-commun,
Qui ne laisse jamais entrer la populace,
Et Gilotin est propre à remplir cette place.
Il faut, si Monseigneur approuve mon avis,
L'affubler promptement de l'un de vos habits.

Maître G A U T I E R , à *Gilotin.*

Oui, va querir celui que je mets les Dimanches;
Il m'en faut un plus riche: il a de grandes manches,

Il te donnera l'air qu'un Suisse doit avoir.

G I L O T I N.

Oui, Monseigneur; j'y cours.

S C E N E V I I I.

P A P E L I N E, Maître G A U T I E R.

Maître G A U T I E R.

QUANT à moi, dès ce soir,
Je veux que mon Tailleur cherche dans sa boutique,
Et m'apporte sur l'heure un juste-au-corps antique.
Il faut qu'un Gouverneur soit gravement vêtu;
Son habit quelquefois fait toute sa vertu.

(*Regardant autour de soi.*)

Puisque nous sommes seuls, ma chère Papeline,
Souffre qu'en peu de mots ton époux t'endoctrine,
Et que du savoir-vivre il t'enseigne les Loix.
Ton caractère est brusque & ton maintien bourgeois;
Il faut les réformer, être polie, honnête,
Mais avec dignité; sans trop baisser la tête,
Faire légèrement une inclination,
Et promettre l'honneur de ta protection.
Cette science-là n'est point un art frivole.
Allons, redresse-toi; joue un moment ton rôle;
Fais quelques pas.

P A P E L I N E , *se rengorge & marche.*

Fort bien ! C'est un léger travail,
Qui te coûtera peu. Tu n'as point d'éventail ?
Il en faut un, & même une petite chienne :
C'est l'usage à présent ; chaque femme a la sienne.
La tienne, unique objet de tes soins complaisans ,
Te tiendra plus au cœur que moi , que tes enfans.

P A P E L I N E .

Que mes enfans ! Voilà certes un sot usage !

Maître G A U T I E R .

Tu feindras seulement de l'aimer davantage.
Pour ressembler enfin aux gens de qualité ,
Il faut les imiter dans leur frivolité ,
Copier leurs travers , & de plus leur délire ;
Et puis, un petit chien , quand on n'a rien à dire ;
Sert à renouveler la conversation.
Il attire les yeux , fixe l'attention ;
On raconte en riant ses bons tours , ses prouesses ;
On cite avec plaisir toutes ses gentilleses ,
Et quand sur le prochain les Dames ont tout dit ,
Une bête à propos réveille leur esprit.

P A P E L I N E .

J'en conviens , & sur l'heure il faut que je t'apporte
Le gros vilain matin qui veille à notre porte ,

Et qu'à toi le premier je le donne à baiser.

Maître GAUTIER.

Il est temps de s'instruire , & non de s'amuser.
 Ecoute : tu connois à peine le langage
 Des Dames du grand monde , & dans le charronage
 On ne s'exprime pas aussi bien qu'à la Cour ,
 Ces Dames à des riens donnent un joli tour :
 Leur jargon embellit les plus petites choses ,
 Et couvre chaque objet de la couleur des roses.
 Cet art ingénieux n'est pas connu de toi :
 Il faut donc parler peu : c'est une dure loi ,
 Sur-tout pour une femme à jaser disposée ,
 Et ton sexe la trouve à suivre mal-aisée.
 Le silence pourtant met les fots en crédit ,
 Et les fait quelquefois passer pour gens d'esprit :
 Imite leur prudence , & de la même gloire
 Tu jouiras bientôt : je me plais à le croire.

P A P E L I N E.

J'aime à le croire aussi : tes conseils, Monseigneur,
 Montrent de ton esprit toute la profondeur :
 Je goûte à les entendre un plaisir incroyable ,
 Et j'en profiterai, pour me rendre agréable
 Aux gens de tout état qui chez nous vont venir ;
 Poursuis donc, Monseigneur.

Maître GAUTIER.

Je dois te prévenir

Qu'il seroit maintenant contraire au bel usage
De te lever matin. Pour vaquer à l'ouvrage,
Tu devances l'aurore, & rien n'est plus bourgeois.
Que le Peuple obéisse à ces pénibles lois ;
C'est son devoir : le tien, grace à ma destinée,
Est de rester au lit toute la matinée,
D'y goûter à loisir les douceurs du sommeil,
Et de ne suivre plus la marche du soleil.

P A P E L I N E.

Je l'aime cependant : il m'échauffe & m'éclaire.

Maître G A U T I E R.

N'importe, le soleil est fait pour le vulgaire,
Pour le peuple, en un mot ; les gens de qualité
Tiennent à grand honneur d'éviter sa clarté.
Au reste, jusqu'ici mari tendre & fidelle,
Avec toi j'ai couché...

P A P E L I N E.

Je t'entends, bagatelle !

Si tu n'y couches plus, penses-tu me punir ?
Quand nous sommes au lit, tu ne fais que dormir ;
Tu devrois cependant au nœud qui nous rassemble....

Maître G A U T I E R.

Les gens de qualité ne couchent point ensemble ;

Et quand le sort m'élève & me rend leur égal,
Puis-je encore songer au lien conjugal ?

P A P E L I N E.

Passons : encore un coup , je n'en suis point fâchée ;
Et seule dans mon lit je serai mieux couchée.
Je travaille le soir ; j'arrange la maison.

Maître G A U T I E R.

Tous les soins que tu prends ne sont plus de saison.
Il faudra désormais recevoir compagnie,
Jouer ou converser ; Honorine est jolie :
Elle est sage ; je veux qu'elle garde ses mœurs,
Et qu'ici néanmoins vous fassiez les honneurs
Quand je n'y serai pas, que vous cherchiez à plaire ;
Et qu'on respecte ensemble & la fille & la mère.
Fais-lui part , dès ce jour , de mes intentions :
Instruis-la bien de tout , & , d'après mes leçons,
Qu'elle tienne son rang en noble Demoiselle.
Louis Gérard éprouve un vif amour pour elle ;
Si de le partager elle avoit le malheur,
Fais-l'en rougir , ma chère , & guéris son erreur.
Gérard moins que jamais a le droit d'y prétendre.
Ma fille jusqu'à lui pourroit-elle descendre,
Sans exposer son père à la honte , au mépris ?
Non, je veux tout au moins qu'elle épouse un Marquis :
Mais voici Gilotin , sa nouvelle parure
Ne lui sied pas trop mal.

SCENE

SCENE IX.

GILOTIN, *avec l'habit de son Maître*, PAPELINE,
Maître GAÛTIER.

PAPELINE. *Y suis pour tout dire, je vais*

COMPOSE ta figure:

Prends l'air grave, imposant : imite mon époux.

(Gilotin se rengorge.)

A merveille , & ne laisse arriver jusqu'à nous

Que les gens à carrosse , à brillans équipages ,

Que les gens du bel air escortés par des Pages.

GILOTIN.

Oui , Madame.

Maître GAÛTIER.

Et pourquoi cet ordre singulier ?

Ne puis-je recevoir l'honnête roturier

Qui viendra m'implorer au nom de la Justice :

PAPELINE.

Non , je ne pense pas qu'un Gouverneur le puisse.

Il faut qu'un Gouverneur garde son quant à soi ,

Qu'il n'ait rien de commun avec le Peuple.

E

Maître G A U T I E R.

Et moi ,
Je pense le contraire. Alors qu'il est en place,
Un Grand doit à chacun faire justice ou grace.
C'est son premier devoir , & je le remplirai.

(à Gilotin.)

J'y suis pour tout le monde , entends-tu ? Je verrai
Qui viendra pour me voir , & je réponds d'avance
Qu'à toute heure on pourra demander audience.
Puis-je oublier jamais que je fus malheureux ?
J'ai souffert , je dois être humain & généreux.

P A P E L I N E.

Fais donc prompte justice au Savetier Chrisale
Qui , tantôt s'emportant avec tant de scandale,
Devant toi m'a battue , & venge mon affront.
Il est notre voisin ; d'un pas léger & prompt ,
Gilotin se rendra dans son humble demeure,
Et peut le faire ici comparoître sur l'heure.
Commence , Monseigneur , par punir ce maraut :
Il l'a bien mérité.

Maître G A U T I E R.

Quoi ! ma femme ! si tôt
Tu veux que je punisse. Oh ! non , par la clémence,
Malgré ta juste plainte , il faut que je commence.
A ton ressentiment pourquoi t'abandonner ?
Il est , quand on le peut , si doux de pardonner !

P A P E L I N E.

Pardonner à celui de qui la main trop sûre
A laissé sur ma chair plus d'une meurtrissure !
Monseigneur mon mari, je t'en prie à genoux ,
Qu'il sente les effets de mon juste courroux !

Maître G A U T I E R.

Eh bien , soit; Gilotin , dis-lui que je le mande ,
Et que sur l'heure il faut qu'en ces lieux il se rende.

G I L O T I N.

J'obéis , Monseigneur.

S C E N E X.

P A P E L I N E , Maître G A U T I E R.

Maître G A U T I E R.

LORSQUE tu m'as battu
Je t'ai pardonné moi : te le rappelles-tu ?

P A P E L I N E.

Affûrement.

Maître G A U T I E R.

Eh bien ! j'ai fait une bêtise :
Tu ne pardonnes point celui qui t'a battue ;

68 L'HOMME-D'ETAT

Dans ton ressentiment tu sembles persister ;
Ton exemple m'entraîne , & je dois l'imiter.

(Il la bat.)

P A P E L I N E.

Ah ! traître ! ah ! scélérat !

Maître G A U T I E R , *la battant toujours.*

Oubliaras-tu l'injure

Que t'a faite Chrifale ?

P A P E L I N E.

Oui , oui ; je te le jure.

Maître G A U T I E R , *cessant de la battre.*

Mille excuses , mamour ! & ne t'en prends qu'à toi ,
Si j'ai du Talion exécuté la loi.

Elle est juste , il est vrai ; mais elle est rigoureuse :
Montre donc désormais une ame généreuse :

Réprime ta colère , & connois le danger

Où par fois on s'expose en voulant se venger.

De l'Etre Tout-Puissant imite la clémence ,

Et sache pardonner : mais Chrifale s'avance.

S C E N E X I.

PAPELINE , Maître GAUTIER , CHRISALE ;
G I L O T I N.

Le Savetier C H R I S A L E.

A QUOI penſes-tu donc , mon cher ami Gautier ?
Tu ne me fais venir que pour me châtier ,
Pour me parler en maître ; & ſi je dois en croire
Ton valet Gilotin , au comble de la gloire
On vient de t'élever , en te faiſant l'honneur....

Maître GAUTIER , *avec une dignité burleſque.*

De la Ville , en effet , je ſuis le Gouverneur ?
Oui , Chriſale , & je dois ce rang à ma ſcience
Dans l'art de gouverner. Ta propre expérience
Auroit pu t'éclairer ſur cet événement ,
Et te guérir au moins de ton étonnement.
Dans le club politique où ſouvent nous raſſemble
La noble paſſion deraiſonner enſemble
Sur le fort des Etats & ſur les Souverains.
Tu fus le confident de mes vaſtes deſſeins ,
Et je t'ai vu ſouvent admirant ma logique ,
Me décerner le nom de penſeur énérgique ,
Le Conſeil de la Ville également frappé
Du génie étonnant que j'ai développé ,

Viënt de me confier l'autorité suprême ,
 Et je l'exercerai. Je ferai plus : je t'aime ,
 Et les honneurs chez moi n'ont point changé les mœurs.
 Tu m'appelles ami. Parmi les grands Seigneurs
 Ce titre est peu connu : leur orgueilleuse audace
 A ce titre en leur cœur ne laisse point de place.
 Loin de les imiter , je prétends aujourd'hui
 Prouver que j'en suis digne en te servant d'appui ,
 Et que de Gouverneur la charge m'étoit due.

(*Montrant Papeline.*)

Vois-tu ma femme ici ? Tu l'as tantôt battue :
 Elle s'est plainte à moi de ta brutalité ,
 Et veut qu'on te punisse avec sévérité.
 Si je mettois ma gloire ou mon plaisir à nuire ,
 En prison , à l'instant , je te ferois conduire ,
 Et je la vengerois sans blesser l'amitié ;
 Mais docile à la voix d'une noble pitié
 J'oublie , en ce moment , ton crime & ma puissance :
 Je te pardonne enfin , & voilà ma vengeance.
 En public cependant rends-moi ce qui m'est dû.
 Tout commerce entre nous doit être suspendu :
 Ce n'est point par orgueil que j'en fais la remarque ;
 Mais je suis devenu presque égal au Monarque ;
 Et quoique l'amitié toujours parle à mon cœur ,
 J'étois Maître Gautier , & je suis Monseigneur.

(*A Papeline.*)

Retirons-nous , ma femme , & venez avec zèle
 Partager les devoirs où ma place m'appelle.

PAPELINE, à *Chrisale*, en s'en allant.

Rends grace à Monseigneur de sa rare bonté.
Comme sans lui déjà ma main t'auroit frotté!

(*Gilotin passe fièrement devant Chrisale, & s'établit, à la manière des Suisses, à la porte de son Maître.*)

S C E N E X I I.

GILOTIN, sur le seuil de la porte, le Savetier
CHRISALE.

Le Savetier C H R I S A L E.

Son air & ses discours viennent de me confondre
A tel point, que d'abord je n'ai pu rien répondre.
Sur tout ce qu'il m'a dit, je voudrois m'éclaircir.

(*S'avançant vers la porte.*)

Suivons ses pas : entrons.

GILOTIN, contrefaisant le jargon d'un Suisse.

Que temante Monfir ?

Le Savetier C H R I S A L E.

Maître Gautier ; il faut qu'avec lui je m'explique.

GILOTIN.

Parler toi poliment : autrement , moi t'applique
Un soufflet sur ton joue.

Le Savetier CHRISALE.

Eh bien ! à Monseigneur
Pourrois-je demander?....

GILOTIN.

Toi n'avoir cet honneur
Qu'en tirant de ton poche un petite pistole.

Le Savetier CHRISALE.

Eh mon Dieu ! je n'ai pas seulement une obole.

GILOTIN , *lui fermant la porte au nez.*

Eh bien , entrir dehors.

Le Savetier CHRISALE ; *seul.*

Il remplit son emploi
En vrai Suisse. Gautier est Gouverneur , ma foi !
Son discours avoit l'air tout-à-fait véridique ;
Et voilà ce que c'est que d'être un Politique.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Même décoration qu'au second Acte.

SCENE PREMIERE.

GILOTIN, *seul.*

MONSIEUR Gautierri dit que pour tout le monde
Il veut être céans, & sur moi seul il fonde
L'espoir de voir en tout suivre ses volontés.
Mes projets cependant, pour être exécutés,
Ne s'accordent pas trop avec ce qu'il demande.
Il faut pour s'enrichir faire la contrebande,
Tromper, jouer d'adresse; & comme un autre enfin
Je conduirai ma barque.

SCENE II.

HONORINE, GILOTIN.

HONORINE, *désespérée.*

AH! quel est mon destin!
Que je suis malheureuse! & que cette journée,
Qui comble tant de vœux, me rend infortunée!

GILOTIN.

Qu'est-ce donc que j'entends, Mademoiselle? eh quoi!
 Vous pleurez, quand je ris? Ah! plutôt avec moi
 Riez, chantez, dansez. Monseigneur votre père....
 Vous le savez.

HONORINE.

Et c'est ce qui me désespère.

GILOTIN.

Comment! vous m'étonnez!

HONORINE.

J'aimerois mieux cent fois
 D'un simple Paysan, ou d'un obscur Bourgeois,
 Avoir reçu le jour, & prendre en mariage
 Celui que mon cœur aime.

GILOTIN.

Ah! j'entends ce langage.
 C'est le desir d'avoir promptement un époux
 Qui cause vos chagrins? Eh bien, rassurez-vous.
 Je pense que pour un, vous en trouverez mille.
 Il n'est pas de jeune homme à présent dans la Ville
 Qui n'aspire à l'honneur d'obtenir votre main,
 Et de vous épouser ne forme le dessein.

Fille d'un Gouverneur, vous avez tout pour plaire.

H O N O R I N E.

Laissez-là ce discours, qui me met en colère.
Il n'est plus temps de feindre ou de rien déguiser.
C'est Gérard seul que j'aime, & je dois l'épouser.
Je l'ai promis, d'ailleurs.

G I L O T I N.

Un Tailleur ! quelle idée !

Fi donc, Mademoiselle ! Etes-vous décidée
A compromettre ainsi votre nouvel état ?
Il vaudroit mieux cent fois garder le célibat.
Au reste, maintenant notre pouvoir est large,
Et Gérard, grace à nous, obtiendra quelque Charge
Qui le fera sortir de son obscurité.
Attendez, croyez-moi, qu'il monte en dignité
Pour lui donner la main. C'est un garçon que j'aime ;
Je le protégerai.

H O N O R I N E.

Quelle impudence extrême !

Comme chez les valets peu de chose suffit
Pour les énorgueillir & leur tourner l'esprit !

(Avec fierté.)

Toi protéger l'amant qu'a choisi ma tendresse !

G I L O T I N.

Pourquoi non ? vous l'aimez, je sens qu'il m'intéresse ;

Et chez les grands Seigneurs le Suisse, quelquefois;
 A beaucoup de crédit. Mais, qu'est-ce que je vois?
 C'est Madame Gautier, superbement vêtue,
 Et que mon œil d'abord n'avoit point reconnue.

SCENE III.

HONORINE, PAPELINE, *vêtue ridiculement*,
 GILOTIN.

PAPELINE à Honorine.

DE toute part, ici, pour nous féliciter;
 On va bientôt venir : il faut vous ajuster,
 Vous parer comme au jour d'une cérémonie,
 Et revenir ici joindre la compagnie,
 Si tôt que vous aurez changé de vêtement.

HONORINE, *avec embarras*.

Mais, ma mère....

PAPELINE.

Ma mère, étrange entêtement!
 Ne vous ai-je point dit de m'appeler Madame?
 Ce titre qu'à bon droit maintenant je réclame
 Ecorche-t-il la bouche? &, sans vous efforcer,
 Ne pouvez-vous enfin toujours me l'adresser?

HONORINE.

Madame, pardonnez. Du tendre nom de mère
Jusques à ce moment mon amitié sincère
Vous désigna toujours, & je ne croyois pas
Qu'il eût pour votre cœur perdu tous ses appas.

PAPELINE.

Depuis que votre père à son rare génie
Doit le rang qu'il occupe, avec la bourgeoisie,
Il est honteux d'avoir le plus foible rapport,
Et les bourgeois d'ailleurs....

HONORINE.

Je conviens que j'ai tort.
Ces gens à qui pourtant vous semblez faire injure,
Les Bourgeois ont toujours le ton de la nature.

PAPELINE.

Leur ton, Mademoiselle, est commun & grossier:
C'est celui de la Cour qu'il faut étudier,
Ce ton est maintenant le seul qui vous convienne.
Formez votre conduite, en un mot, sur la mienne.
Allez.

HONORINE.

J'obéirai.

(à part.)

Mais qu'il m'en coûte cher !
La douleur me suffoque : il faut la lui cacher.

SCENE IV.

PAPELINE, GILOTIN.

PAPELINE.

S'IL vient des importuns , d'ici tu les écarter ,
N'est-ce pas ?

GILOTIN.

Oui , Madame.

PAPELINE , *tirant des cartes de sa poche.*

Eh bien , voici des cartes.
Monseigneur mon mari m'ordonne de jouer ,
Et de moi sur ce point comme il va se louer !
Etends sur cette table un tapis.

GILOTIN , *fièrement.*

Mais , Madame ,
Contre cet ordre-là souffrez que je réclame.
Un Suisse n'est pas fait pour un pareil emploi :
Il doit ouvrir la porte ou la fermer.

PAPELINE.

Et moi ,

Je veux qu'en attendant qu'ici l'on te seconde ,
 Tu sois mon factotum. Il va venir du monde :
 Allons, dépêche-toi; ne perds pas un instant;
 Obéis, & sur-tout ne raisonne pas tant.

G I L O T I N.

Mon emploi véritable est de garder la porte.

*(A peine il a étendu un tapis sur la table qu'on
 heurte à la porte à plusieurs reprises.)*

Vous entendez qu'on frappe, & non pas demain morte.
 Je cours ouvrir, Madame, & voilà mon métier.

S C E N E V.

G I L O T I N , P A P E L I N E , U N E F E M M E
 D U P E U P L E.

L A F E M M E.

O N m'a dit que que céans restoit Maître Gautier.

G I L O T I N , *ricanant.*

Maître Gautier! Comment! vous ignorez encore!...

P A P E L I N E , *à Gilotin.*

Laisse-la s'expliquer.

G I L O T I N , *à part.*

Volontiers. La pécore!

LA FEMME.

Je suis la femme, moi, d'un Maître Charbonnier.

PAPELINE, *avec hauteur.*Je le crois, & n'ai pas dessein de le nier.
Mais que demandez-vous?

LA FEMME.

[Une assez forte somme
Que, depuis quelque temps, Gautier doit à notre homin
Pour du charbon vendu.]PAPELINE, *du même ton.*Ma mie, écoutez-moi.
Mon mari vous paiera, plus que jamais, je croi;
Il va devenir riche, & sa première étude
Sera de mettre fin à votre inquiétude.
Mais il vient de monter au rang de Gouverneur,
C'est le choix du Conseil. Sachez que Monseigneur
Travaille, en ce moment, aux plus grandes affaires,
Et ne peut s'occuper de semblables misères:
Vous reviendrez tantôt.

LA FEMME.

L'ai-je bien entendu?
Eh quoi! je viens ici pour réclamer mon dû,

Et

Et de moi l'on se moque ? Et l'on me congédie ?
 Et ces gens avec moi jouant la comédie ,
 Ne se contentent pas de ne me point payer ,
 En face tous les deux m'osent injurier ?

P A P E L I N E.

Vous pourriez à la fin lasser ma patience.
 Retirez-vous, ma Bonne.

L A F E M M E.

Avec quelle insolence

Elle me traite encore !

P A P E L I N E.

Allons, retirez-vous.

Vous pouvez au Conseil vous plaindre contre nous.
 Monseigneur y fera, qui vous fera justice.

S C E N E V I.

GILOTIN, PAPELINE, LA FEMME DU PEUPLE,
 UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à *Gilotin*.

DE Monseigneur Gautier n'êtes-vous pas le Suisse ?

GILOTIN, à *part*.

Comme l'on reconnoît déjà ma dignité !

(*A la Femme.*)

Vous le voyez, ma Bonne : est-ce la vérité

Que l'on vient de vous dire? Allons, sans plus attendre,
(*La poussant dehors.*) (*Au Domestique.*)
Déloge. Monseigneur est prêt à vous entendre.
Que voulez-vous de lui?

L E D O M E S T I Q U E.

Pour le complimenter ;
Deux Dames en ce lieu voudroient se présenter.

P A P E L I N E.

Qu'elles entrent. Je crois que mon mari travaille ;
Et je le suppléerai , du moins vaille que vaille.

S C E N E V I I.

GILOTIN , PAPELINE , Madame MACLOT ;
Madame SANDER.

Madame MACLOT, *avec des transports exagérés.*

AH ! Madame , la joie & le ravissement
Nous mènent à vos pieds en cet heureux moment.
Nous venons exprimer les transports de notre ame.
Monsieur Gautier est donc Gouverneur ?

PAPELINE , *d'un ton cérémonieux.*

Ah ! Madame !

Madame SANDER.

Si-tôt que je l'ai su, j'ai volé près de vous.
Que je sens de plaisir qu'enfin à votre époux
On ait rendu justice !

P A P E L I N E.

Ah ! Madame !...

Madame M A C L O T.

Est-il homme
Qui soit plus méritant , de Paris jusqu'à Rome ?
Il fait la Politique ;

Madame SANDER.

Et sur le bout du doigt.
Pour ses rares talens le Monde est trop étroit :
Il pourroit gouverner les Etats de la Lune.

Madame M A C L O T.

Même ceux du Soleil.

P A P E L I N E , à part.

Leur caquet m'importune.

(haut.)

Gilotin, des fauteuils. Pourquoi rester debout ?
Mesdames, il faudroit vous asseoir.

Madame SANDER.

Point du tout.
Je n'oserai jamais prendre cette licence.

Madame MACLOT.

Je ne m'affièrai point devant votre Excellence :
Je fais trop le respect que je lui dois.

P A P E L I N E.

Eh bien !

On ne peut pas toujours soutenir l'entretien :
Mesdames , jouez-vous ?

Madame SANDER.

La demande est honnête.
Quelquefois.

P A P E L I N E , *rapidement.*

L'as qui court ? la triomphe ? la bête ?
Ces trois jeux ont pour moi des charmes ravissans.

Madame MACLOT , *bas , & à double entente , à*
Madame Sander.

La bête !

P A P E L I N E.

Elle a des coups tout-à-fait amusans.
Des cartes , Gilotin.

Madame SANDER.

J'aime mieux le quadrille ;
C'est mon jeu favori quand je suis en famille ;
Et si Madame veut.....

P A P E L I N E.

Nous le jouerons à trois ,
N'est-ce pas ? mais ce jeu n'est-il pas trop bourgeois ?

Madame MACLOT, *bas à Madame Sander.*

Faire un quadrille à trois !

(*Haut à Papeline.*) Le quadrille , Madame ,
Se joue à quatre.

P A P E L I N E.

A quatre ! eh bien ! j'en ai dans l'ame
Un plaisir véritable. Il le faut avouer ,
La bête me plaît fort , & j'aime à la jouer.

Madame MACLOT, *à Madame Sander.*

Nous le voyons.

P A P E L I N E.

Pourtant il faut vous satisfaire ,
Et je me sacrifie au desir de vous plaire.

86 L'HOMME-D'ETAT

Le quadrille demande un quatrième acteur ;
Je vais chercher ma fille, & nous aurons l'honneur
De revenir ici faire votre partie.

Madame SANDER, *faisant la révérence.*

Quel excès de bonté !

PAPELINE, *avec une politesse gauche.*

Point de cérémonie.
Je vous quitte à l'instant pour vous rejoindre.

GILLOTIN, *à part.*

Et moi,
Je vais, sans plus tarder, vaquer à mon emploi.

SCENE VIII.

Madame MACLOT, Madame SANDER.

Madame MACLOT, *riant.*

JOUEZ-VOUS l'as qui court ?

Madame SANDER.

Ah ! ma sœur, quel délire !
Et que nous faisons bien l'une & l'autre d'en rire !

Madame M A C L O T.

Quels airs, en nous voyant, la bonne femme a pris!
 Quel maintien! quel langage, & sur-tout quels habits!
 Si l'une de nous deux alloit ainsi vêtue,
 Comme tous les enfans la suivroient dans la rue!
 De tous les Parvenus l'orgueil est le défaut;
 Il est même souvent chez les gens comme il faut.
 Mais qu'au sein du bonheur le Peuple est ridicule!
 Et que la vanité le rend sot & crédule!
 Nos maris, je le vois, avoient tous deux raison,
 Lorsque, pour gouverner, ils ont pris un Charron:
 C'étoit le vrai moyen d'avoir la comédie,
 Et de nous la donner.

Madame S A N D E R.

Leur trame est bien ourdie.
 Nous pourrions cependant la faire découvrir,
 Si de ces lieux, ma sœur, nous tardions à sortir.
 Il faut nous retirer.

Madame M A C L O T.

Si-tôt! c'est bien dommage!
 Je n'ai point assez ri.

Madame S A N D E R.

Vous rirez davantage
 Quand nous serons dehors. Je crains votre gaîté,
 Et que Maître Gautier par vous désenchanté

Ne s'appercevoit enfin que de lui l'on s'amuse.
Pour nous justifier, nous n'aurions point d'excuse.
Pourquoi faire échouer le plus heureux dessein ?

Madame MACLOT.

Sachons auparavant ce que veut Gilotin.

SCENE IX.

GILOTIN, Madame MACLOT,
Madame SANDER.

GILOTIN.

MESDAMES, du logis on assaille la porte :
Depuis quelques instans la foule s'y transporte,
Et j'en ai rendu compte à Monseigneur.

Madame MACLOT.

Eh bien !

Que prétend Monseigneur ?

GILOTIN.

Pardonnez, si je vien
Vous prier de sortir. Cette grande affluencé
Attend de Monseigneur une prompte audience ;
Et Monseigneur, jaloux de faire son devoir,
Va bientôt, m'a-t-il dit, ici la recevoir.

Madame S A N D E R, à Madame Maclot.

Il est clair à présent que Monseigneur nous chasse.
Profitons de l'avis, & cédon's lui la place.
Nous vous remercions de l'avertissement.

S C E N E X.

G I L O T I N, *seul.*

MON Maître veut qu'ici je reste en ce moment,
Que je l'aide à juger les causes difficiles.
Je suis un ignorant ; mais quoi ! les plus habiles
Ne sont-ils pas sujets à faire de faux pas ?
A l'Audience, au moins, je ne dormirai pas.

S C E N E X I.

Maître G A U T I E R, *avec un habit antique & ridicule*, G I L O T I N.

Maître G A U T I E R.

QUE chacun à son tour devant moi comparoisse !
Voici mon tribunal.

(*Il s'assied dans un fauteuil près d'une table.*)

Je t'invoque, ô Sagesse !

Fais que la Vérité s'explique par ma voix,
Et que tous mes Arrêts soient conformes aux Loix.

SCENE XII.

Maître GAUTIER, LE SYNDIC DES CHAPELIERS.

GILOTIN, *d'un ton ampoulé, au Syndic qui est encore à la porte.*

SYNDIC des Chapeliers, avancez, & sans crainte
Aux pieds de Monseigneur déposez votre plainte.

LE SYNDIC.

Ah ! Monseigneur, daignez nous venger d'un fripon
Qui veut nous ruiner.

Maître GAUTIER.

Oui, j'en ferai raison.

Expliquez votre cause.

LE SYNDIC, *lui présentant un papier.*

Elle est ici déduite

Sommairement.

Maître GAUTIER.

Fort bien ! j'aime qu'on aille vite.

LE SYNDIC.

Quatre pages en tout la disent clairement.

Maître GAUTIER.

Et c'est-là, selon vous, parler sommairement ?
Lisez : qu'attendez-vous ?

LE SYNDIC.

Je fais à peine lire,
Et je crains..

Maître GAUTIER, à *Gilotin*.

Lis donc toi....

G I L O T I N.

Je fais fort bien écrire ;
Mais je lis assez mal.

Maître GAUTIER.

Lis toujours.

G I L O T I N.

Monseigneur !
On frappe.

Maître GAUTIER.

Va donc voir.

SCENE XIII.

Maître GAUTIER , LE SYNDIC , GILOTIN ,
UN MARCHAND.

LE MARCHAND.

POURRAI-JE avoir l'honneur
De me défendre ici devant la Seigneurie ?

GILOTIN , à Maître Gautier , montrant le
Marchand.

Ce Marchand , du Syndic est l'adverse Partie.

Maître GAUTIER.

Qu'il reste. Lis d'abord la plainte du Syndic.

GILOTIN.

J'épellerai fort bien : mais lire , c'est le hic.

(Lisant avec peine & d'une manière ridicule.)

Très - noble , très - savant & très - honorable
Gouverneur ,

Moi soussigné Syndic , indigne de la très - re-
nommée Communauté des Chapeliers de cette Ville,
me présente ; & après avoir fait mes respectueux
& tendres complimens de félicitation au digne
Citoyen qui....

Maître G A U T I E R.

Passe les complimens.

G I L O T I N , *continuant de lire.*

Voici l'affaire : c'est que les Marchands de cette Ville tiennent impunément dans leurs boutiques des pièces entières de certaines sortes de drap faites avec du poil de castor , & poussent la témérité jusqu'à faire faire des bas de même matière. De-là il arrive que nous autres , pauvres Chapeliers , ne pouvons plus acheter , même à force d'argent , le castor dont nous avons besoin pour nos ouvrages , & que les gens de la campagne , & ceux même de la ville , ne peuvent plus nous donner pour nos chapeaux , la somme de neuf ou dix livres comme ci-devant ; ce qui nous porte un notable préjudice.

Il appert donc par les cinquante articles que je vais mettre sous les yeux de Son Excellence ; il appert , dis-je , que nous Chapeliers avons seuls le droit de travailler le castor.

1°. Par l'Histoire....

Maître G A U T I E R.

Main-basse sur l'Histoire.

G I L O T I N , *continuant de lire.*

2°. Par les témoignages rendus en Justice par

Pierre , fils de Jean, qui peut se ressouvenir que l'aïeul de son grand'père a dit.....

Maître G A U T I E R.

Saute à pieds joints l'aïeul. Que fait-il au Mémoire?

G I L O T I N , *continuant de lire.*

3°. Par l'excès du luxe qu'il y a à employer pour des bas & pour des habits un poil aussi précieux que celui du castor...

Maître G A U T I E R.

C'est assez , Gilotin. Le Syndic a raison.
Qu'en dis-tu ? Réponds bas.

G I L O T I N , *bas.*

Mais je ne dis pas non.
Un Juge cependant , en toute controverse ,
Sans savoir les griefs de la Partie adverse ,
Ne doit point prononcer.

Maître G A U T I E R.

Eh bien ! Ecoutons-la.

(*Au Marchand.*)

Avez-vous un Mémoire ? un Placet ?

L E M A R C H A N D.

Le voilà.

Maître G A U T I E R.

Lis encor , Gilotin.

L E M A R C H A N D.

Si Monseigneur l'ordonne ,
Moi-même je lirai : son Secrétaire anone.

Maître G A U T I E R , *au Marchand.*

Lisez donc : j'y consens.

L E M A R C H A N D , *lisant d'un ton ampoulé.*

Autant que votre intelligence l'emporte sur les autres , autant ma joie l'a aussi emporté sur les autres , lorsque j'ai appris que vous étiez élu Gouverneur ; mais ce qui m'amène devant vous , Monseigneur , c'est le chagrin que me causent les Chapeliers , en s'opposant à ce que je vende des étoffes & des bas de castor. Ils veulent avoir seuls le commerce du castor , & qu'on n'en employe point à d'autres usages qu'aux chapeaux : mais rien de plus sot & de plus ridicule que de porter un chapeau de castor ; car on le met sous le bras où il n'est d'aucune utilité , où il ne peut garantir la tête d'aucun accident , & où un chapeau de paille feroit le même effet ; au-lieu que des bas & des habits de castor réchauffent à la fois les jambes

& les épaules ; & si Monseigneur l'avoit expérimenté , il avoueroit lui-même.

Maître G A U T I E R , *au Syndic & au Marchand.*

Arrêtez , & daignez
L'un & l'autre , un instant vous tenir éloignés.
(*Ils vont au fond du Théâtre.*)

Gilotin !

G I L O T I N .

Monseigneur !

Maître G A U T I E R , *l'approchant de son fauteuil.*

Ton avis ?

G I L O T I N .

Et le vôtre ?

Maître G A U T I E R , *à demi-voix.*

Ils ont raison tous deux. Je crois que l'un & l'autre...

G I L O T I N , *aussi à demi-voix.*

Il faut bien cependant que l'un des deux ait tort.

Maître G A U T I E R .

Lequel est-ce ?

G I L O T I N .

G I L O T I N.

Ma foi ! je l'ignore.

Maître GAUTIER, *le poussant rudement.*

Butor !

Ne pouvoir décider une affaire à ton âge !

Je t'ai pris pour m'aider.

G I L O T I N.

Oui , dans le charronnage ;

Mais pour le reste..

Maître GAUTIER.

A tout il faut se rendre bon.

G I L O T I N.

Eh bien ! pour prononcer en cette occasion ,

Je songe tout-à-coup à des moyens propices.

(*Allant au fond du Théâtre.*)

Vous avez oublié de payer les épices ,

Syndic des Chapeliers ;

(*au Marchand.*)

Et vous , Monsieur, aussi.

LE SYNDIC, *Lui donnant de l'argent.*

Je conviens de mon tort : agréez donc ceci.

G

LE MARCHAND, *à qui il tend la main.*
N'attendez rien de moi.

GILOTIN.

Pourquoi ?

LE MARCHAND.

C'est un scandale
Que d'oser rendre ainsi la justice vénale.

GILOTIN, *revenant près de Gautier.*

Le Syndic a donné ; le Syndic a raison.
(*On entend heurter fortement à la porte.*)

Maître GAUTIER, *qui n'a pas entendu Gilotin.*

On veut assurément renverser ma maison.
Entends-tu , Gilotin ? Va voir ce qu'on demande ,
Mais n'ouvre point la porte, & dis que l'on attende.
Je ne saurois juger dix causes à la fois.

GILOTIN *va à la porte , & y reste quelques minutes.*

Maître GAUTIER, *continuant.*

J'ai beau sur celle-ci rêver, mordre mes doigts ;
Tout mon esprit s'y perd : je ne vois qu'un nuage
Où de la vérité je cherche en vain l'image.

(*A Gilotin qui revient*).

Eh bien ! quel Envoyé portoit ici ses pas ?

GILOTIN.

La Province demain assemble ses Etats ;
Et vous êtes chargé du Discours d'ouverture.
Voilà ce qu'on m'a dit à travers la serrure.

Maître GAUTIER, *se levant*.

La peste ! cet emploi m'honore infiniment.
Pour remplir les devoirs de mon Gouvernement ;
Au Discours d'Ouverture il faut que je travaille ,
Et dans mon cabinet qu'à l'instant je m'en aille.
Toi , Gilotin , demeure avec ces deux Marchands ;
Demande-leur encor des éclaircissemens :
Je n'ai pas le loisir d'examiner leur cause.

SCENE XIV.

LE SYNDIC , LE MARCHAND , GILOTIN.

GILOTIN, *à part* , & *se promenant*.

ALLONS , puisque sur moi Monseigneur se repose
Du soin de l'examen , j'en vais tirer parti.

(*Haut*).

Syndic des Chapeliers , Monseigneur est parti :

C'est à moi maintenant que vous avez à faire.
Or donc répondez-moi ; c'est le point nécessaire.
N'employez-vous jamais que le poil de castor ,
Pour faire vos chapeaux ?

L E S Y N D I C.

N'en doutez point.

G I L O T I N.

D'abord ;
Afin de m'en convaincre , il faut que j'examine
Celui que vous portez.

LE SYNDIC , lui donnant le chapeau qu'il a sous
le bras.

Volontiers.

GILOTIN , malignement , & avec gaieté , en retournant
le chapeau dans ses mains.

J'imagine
Que celui-ci, Monsieur, est de poil de lapin.

L E S Y N D I C.

Ah ! pouvez-vous le croire ? Il est si doux ! si fin !
C'est du castor tout pur : quand votre main le touche ,
Ne le sentez-vous pas ?

GILOTIN, *mettant le chapeau sur sa tête.*

Vous me fermez la bouche ;
C'est vraiment du castor.

(Au Marchand).

Je ne présume pas
Qu'il faille qu'en ces lieux vous reportiez vos pas.

LE MARCHAND.

Pourquoi donc ? Contre lui ne puis-je me défendre ?

GILOTIN.

Il gagnera : tantôt je vous l'ai fait entendre,
Et vous perdrez le droit d'employer le castor.

LE MARCHAND.

Je plaiderai.

GILOTIN.

Plaidez ; mais vous aurez grand tort.

LE SYNDIC, *à Gilotin.*

A Monseigneur ainsi présentant ma requête,
Vous allez lui prouver....

GILOTIN, *enfonçant le chapeau sur son front.*

J'ai votre affaire en tête.
Ainsi ne craignez rien ; mais forttez tous les deux :
On a toujours raison, quand on est généreux.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

GILOTIN , Maître GAUTIER , *un papier à la main.*

Maître G A U T I E R.

GILOTIN , j'ai déjà commencé ma harangue.
Fais-la-moi répéter.

G I L O T I N.

Oui , mais dans quelle langue
L'avez-vous composée ? Est-elle en Allemand ?
En Anglais ? en Latin ?

Maître G A U T I E R.

Animal ! & comment
Veux-tu que je compose en latin ? Je l'ignore.
Je ne fais que ma Langue, & pas trop bien encore.

G I L O T I N.

Excusez , Monseigneur : je vous ai cru savant
Comme un livre, & d'ailleurs vous m'avez dit souvent...

Maître GAUTIER.

Je t'ai dit que j'étois savant en Politique ,
Et voilà tout. Allons , plus de sottise réplique :
Ecoute mon discours bien attentivement.

(*D'un ton déclamateur*).

« Illustres Citoyens , qu'en cet heureux moment
» L'intérêt de l'Etat dans ce Palais rassemble....

(*On frappe*).

Qui diable frappe encor ? Que me veut-on ? Je tremble
De ne pouvoir finir mon Discours. C'est demain
Qu'il faut le réciter. Ici près , Gilotin ,
Je vais continuer. Dis-leur que l'audience
Est un peu retardée, ou que l'horloge avance,
Et qu'on s'est trompé d'heure.

GILOTIN.

Oui , Monseigneur.

SCENE II.

GILOTIN, UN BOURGEOIS.

LE BOURGEOIS, *tenant la main à la poche.*

JE vien
Parler à Monseigneur.

G I L O T I N , *à part.*

Comme il débute bien !
Cette main qu'en entrant dans sa poche il a mise ,
M'annonce qu'on ne peut l'accuser de bêtise.

LE BOURGEOIS , *ayant toujours la main au gousset.*
Sans doute il est visible ?

G I L O T I N , *tendant la main.*

Assurément

LE BOURGEOIS , *tirant sa montre.*

Je dois
Dans une heure au plus tard m'en retourner chez moi,
Et voici maintenant celle de l'audience.
Vais-je donc promptement jouir de sa présence ?

G I L O T I N , *avec humeur.*

Monseigneur est absent.

LE BOURGEOIS.

Ne m'avez-vous pas dit
Que je pourrais le voir ?

G I L O T I N .

Il est encore au lit.

L E B O U R G E O I S.

Un Gouverneur au lit à quatre heures sonnées !

G I L O T I N.

Monseigneur est malade ; & déjà trois saignées
Et quatre lavemens qu'il a pris de ma main ,
Doivent l'y retenir au moins jusqu'à demain :
Votre montre d'ailleurs avec la grande Horloge
N'est point d'accord.

(*Le poussant*).

Ainsi de chez nous qu'on déloge.

S C E N E I I I.

Maître G A U T I E R , G I L O T I N.

Maître G A U T I E R.

G I L O T I N , quel étoit cet homme ?

G I L O T I N.

Un animal
Qui vient de se conduire on ne sauroit plus mal ,
Qui ne fait pas comment on traite avec un Suisse ;
Et j'ai cru , Monseigneur , vous rendre un bon office
En le congédiant.

Maître G A U T I E R.

Je n'en suis pas fâché.
Ma harangue m'occupe , & j'y suis attaché.
Je voudrois aujourd'hui ne recevoir personne.
As-tu fermé la porte ?

G I L O T I N.

Hélas ! non.

Maître G A U T I E R.

Je soupçonne
Que ces deux hommes noirs viennent pour me parler.
Ils m'ont vu par malheur : je ne puis reculer.

S C E N E I V.

G I L O T I N , Maître G A U T I E R , deux A V O C A T S.

Premier A V O C A T.

A Monseigneur Gautier, homme illustre, homme sage,
Homme très-érudit , puis-je , selon l'usage ?...

G I L O T I N , *gravement.*

Avocat qui parlez comme feu Cicéron ,
Ne dites plus Gautier , mais Gauthierri.

Premier A V O C A T.

Pardon !

Monseigneur Gauthierri voudra-t il me permettre
De le féliciter , & sur-tout de soumettre
A son intégrité l'examen d'un débat
Qui vient de s'élever entre nous ?

Maître G A U T I E R.

Avocat ,

Je suis un peu pressé. Soyez bref en paroles,
Et ne m'accablez point de vaines hyperboles.
Au fait sans préambule.

Second A V O C A T.

Ah ! daignez, Monseigneur ,
Permettre qu'à mon tour je me donne l'honneur
De vous complimenter !

Maître G A U T I E R.

Encor du verbiage ?

Avocat , vous & moi nous sommes en voyage ;
Et si le moindre objet vient arrêter nos pas ,
Au gîte vous & moi nous n'arriverons pas.

Premier A V O C A T.

Monseigneur , un procès de grande conséquence
Nous amène tous deux près de votre Excellence.

Maître G A U T I E R.

Un procès, dites-vous? Vous savez, Avocat,
Que je suis Gouverneur & non pas Magistrat.
Pour le contentieux, aux Juges de la ville
Il se faut adresser.

Second A V O C A T.

La cause est difficile :
Elle peut entraîner des frais exorbitans :
Messieurs les Procureurs pourroient en peu de temps,
Si nous les consultations, ruiner nos Parties
En frais de toute espèce; & craignant ces harpies,
Nous avons cru devoir ne consulter que vous.

Maître G A U T I E R.

Cette raison est bonne. Allons, asseyons-nous :
Des sièges, Gilotin.
(*Gilotin apporte des sièges : ils s'asseyent , & il reste
de bout.*).

Expliquez votre affaire.

Premier A V O C A T.

Nos clients, Monseigneur, ont chacun une terre
Voisine d'un ruisseau qui les sépare en deux.
Ce ruisseau, dont le cours est par fois orageux,
Grossi dernièrement par une longue averse,
A porté dans le champ de ma Partie adverse

110 L'H O M M E - D' E T A T

Un grand morceau de terre ; & celle-ci prétend ,
Contre toutes les Loix , que , depuis cet instant ,
Ce lopin détaché du champ de ma Partie
De son champ augmenté fait à bon droit partie.
Cette prétention ne blesse-t-elle pas
L'équité naturelle , & , dans un pareil cas ,
Ne faut-il pas citer le fameux axiome
D'un Légiste exercé que par-tout on renomme :
Nemo alterius damno debet locupletari.
Que dit , à ce propos , Monseigneur Gauthierri :

Maître G A U T I E R.

Je dis que l'on n'est point justement enrichi
Lorsque c'est aux dépens du Prochain.

Second A V O C A T , *vivement.*

Moi , je cite
Un axiome aussi d'un Auteur de mérite ,
Du grand Justinien , le plus savant de tous ,
Et qui sera toujours un oracle pour nous.
Justinien a dit dans le fameux Chapitre ,
Qui des alluvions porte à bon droit le titre :
*Quod per alluvionem agro flumen adjecit , jure
gentium tibi acquiritur.*

Maître G A U T I E R.

Un tel passage est fort. Pour le bien du procès ,
Avocat , pourriez-vous le traduire en françois ?

Second A V O C A T.

Monseigneur est versé dans la Langue latine ?

Maître G A U T I E R.

J'entends on ne peut mieux le latin de cuisine :
Et ce Justinien parle si savamment !
Oh ! si c'étoit du grec ! J'y suis certainement
Plus habile que vous , plus que tout un Collège.

Premier A V O C A T.

Monseigneur parle grec ? c'est un beau privilège.

Maître G A U T I E R.

Gilotin vous dira que c'est mon grand plaisir ,
Lorsque je suis tout seul.

G I L O T I N.

Je n'en puis rien saisir ;

Mais c'est vraiment du grec aussi grec qu'il se puisse.

(*A part.*)

Monseigneur parle grec comme je parle suisse.

Maître G A U T I E R.

Mettez donc en françois le passage latin ,
Si vous voulez avoir un Jugement certain.

Second A V O C A T.

Voilà ce qu'il veut dire : Alors que la rivière
Porte dans votre champ un grand morceau de terre,

112 L'H O M M E - D' E T A T

Ce morceau devient vôtre, incontestablement.
Justinien l'a dit très-positivement.

Premier A V O C A T, *rapidement.*

Justinien, plus bas, ajoute cette phrase :.....

Maître GAUTIER, *l'interrompant, & se levant.*

Devant Justinien vous êtes en extase ;
Vous vantez son esprit & son profond savoir :
Il vous mettra d'accord, si vous allez le voir.
Allez-y donc, Messieurs ; je craindrois de mal faire ;
Sur-tout de l'offenser, en jugeant votre affaire.
Monsieur Justinien est sans doute Avocat ;
Sans doute en cette Ville il remplit son état :
Ne perdez pas de temps pour lui rendre visite.

Premier A V O C A T.

L'avis est excellent.

(*Bas à son Confrère.*)

Ami, sauvons-nous vite.

Monseigneur Gauthierri connoît le prix du temps ;
Nous en savons assez pour rire à ses dépens.

(*Ils font chacun une révérence, & se retirent en riant à la dérobée, & regardant Gilotin d'un air moqueur. Gilotin les conduit. Il tombe en revenant, & est poursuivi par une vieille femme, qui paroît être un homme déguisé.*)

SCENE

SCENE V.

GILOTIN, Maître GAUTIER, LA VIEILLE
FEMME.

LA VIEILLE FEMME.

Ah! je le trouve enfin, ce Gouverneur infâme,
Qui prétend que l'on doit avoir plus d'une femme;
Et qui, par mon mari, sans le moindre examen,
M'a fait indignement chasser du lit d'hymen,
Moi qui suis jeune & belle, & qui pourrois, j'espère,
De neuf ou dix enfans encor le rendre père;
Je le tiens ce maraut, ce traître, ce coquin.

(*Menaçant de le battre.*)

Allons, qu'il se rétracte, ou meure de ma main.

Maître GAUTIER.

Madame, êtes-vous folle?... Arrêtez, je vous prie;
Oui, morbleu! je soutiens que la Polygamie....

LA VIEILLE FEMME.

Tu persistes! attends. (*Le battant.*)

H

Maître GAUTIER.

Gilotin, au secours.

Pierre, Jacques, Martin, on en veut à mes jours.
Chassez cette Furie.*(Gilotin se cache de peur. Trois Garçons accourent ,
prennent la Vieille par les épaules , la mettent dehors ,
& Gilotin ne voyant plus de danger se montre , &
aide ses camarades , qui se retirent.)*

SCENE VI.

GILOTIN, Maître GAUTIER.

Maître GAUTIER.

EST-CE donc de la forte
Que tu devrois, maraut, veiller à cette porte ?
Si tu laisses encore entrer des Avocats
Qui viennent en latin me conter leurs débats,
Ou quelque ville femme, aussi-tôt je te chasse.
(Il s'assied près de la table & écrit.)
Je prends un autre Suisse, & lui donne ta place.

GILOTIN.

Pardonnez, Monseigneur ! Cette horrible guenon,
Plus robuste que moi, n'entendoit pas raison ;

Et mon dos de ses coups porte encore la marque.
Quand l'orage est si fort, peut-on mener la barque ?
Une autre fois....

Maître GAUTIER, *révante à sa harangue.*

Tais-toi ; laisse-moi réfléchir.

G I L O T I N.

En bon Suisse, dedans je les ferai sortir
Au-lieu d'entrer dehors.

Maître GAUTIER.

Quelle maudite langue !

Tu fais que j'ai tantôt commencé ma harangue ;
Pourrai-je l'achever, si tu jases toujours ?

(*Ecrivant quelques lignes en se frottant le front.*)

Je cherche vainement le fil de mon discours.

Gilotin !

G I L O T I N.

Monseigneur !

Maître GAUTIER.

Quelle est donc cette rage,
De m'étourdir encore, & pourquoi ce tapage ?

G I L O T I N.

Je n'ai pas dit un mot.

Maître GAUTIER, *écrivain & rêvant.*

J'entends du bruit, pourtant.

G I L O T I N.

C'est donc quelque souris sous les sièges trottant ?

Maître GAUTIER, *se levant, jetant sa perruque de colère, la foulant aux pieds, venant se rasseoir, & effaçant ce qu'il a écrit.*

Gilotin!

G I L O T I N.

Monseigneur!

Maître GAUTIER.

Tais-toi donc, grosse bête!

Tu trouves du plaisir à me rompre la tête :
Je n'en saurois douter ; clairement je le vois.
Si ta langue s'obstine à mépriser mes loix,
Je me lève, & sois sûr que réprimant tes frasques,
J'irai...

G I L O T I N.

De mon habit je regardois les basques,
Et je riois de voir ces antiques galons
Descendre en serpentant jusques à mes talons :
Mais je n'ai pas soufflé, de nouveau je le jure.

Maître GAUTIER, *frappant son front, écrivant
quelques lignes, & criant.*

Gilotin !

G I L O T I N.

Monseigneur !

Maître GAUTIER.

Je suis à la torture,
Et le diable, je crois, m'empêche de trouver
La fin de mon discours; je ne puis l'achever.
Va dire de ma part à ces marchandes d'huîtres
De ne pas tant crier. Vois-tu comme les vitres
Tremblent aux sons aigus qu'elles poussent dans l'air?

GILOTIN, *à haute voix, & s'approchant de la porte.*

Pourquoi faire à la porte un tapage d'enfer?
Pour vendre du poisson ouvrez-donc moins la bouche,
Mesdames, & songez que Monseigneur accouche.

Maître GAUTIER.

Gilotin !

G I L O T I N.

Monseigneur !

Maître GAUTIER.

Pourquoi donc t'agiter?
En place, un seul moment, ne pourrois-tu rester?

G I L O T I N.

Vous m'avez ordonné. . .

Maître G A U T I E R, *se croyant inspiré.*

Tais-toi : sois immobile.

Il me vient une idée admirable, & mon style. . .

Non, elle ne vient pas.

(*Il écrit & efface.*)

Gilotin !

G I L O T I N.

Monseigneur !

Maître G A U T I E R.

Que j'en veux à ces gens qui m'ont fait Gouverneur !
Accablé de soucis, de peines incroyables,
Que ne puis-je envoyer ma charge à tous les diables !
La veux-tu ?

G I L O T I N.

Non vraiment : j'en vois tout le danger.
A peine a-t on le temps de boire & de manger ;
Et je crois que je suis déjà las d'être Suisse.

Maître GAUTIER, *se levant encore, heurtant sa perruque, s'embarrassant les pieds dedans, & tombant.*

Gilotin ! (1)

G I L O T I N.

Monseigneur !

Maître G A U T I E R.

Ah ! quel coup à ma cuisse !
Je crois qu'elle est démise ou fracassée. Accours ;
Aide-moi, je te prie, & viens à mon secours.

G I L O T I N, *sans bouger.*

Je m'en garderois bien : vous m'avez fait défense
De remuer.

Maître G A U T I E R, *à terre.*

Maraut ! je change l'ordonnance.
On frappe ; va-donc voir. Que je suis malheureux !
(*Il se relève avec peine, & va, en boitant, se cacher sous la table.*)

Voici le seul moyen d'échapper à leurs yeux.

(1) C'est à l'Acteur qui jouera le rôle de Gautier à mettre de la variété dans ces diverses interrogations, à peindre tour-à-tour le dépit, la crainte, le désespoir, & tous les sentimens qui agitent le malheureux Gouverneur.

SCENE VII.

GILOTIN, Maître GAUTIER, *sous la table.*

Maître GAUTIER, *d'une voix tremblante.*

QU'ÉTOIT-CE, Gilotin?

GILOTIN.

Le Major de la Ville
Demande à vous parler.

Maître GAUTIER.

La chose est difficile.
Dis-lui qu'en ce moment je suis trop occupé.

GILOTIN.

Il est pressé, dit-il.

Maître GAUTIER.

Qu'il vienne après soupé :
Persuade-lui bien qu'une harangue à faire
Pour les Etats, n'est point une petite affaire,
Que j'ai tout le Conseil & lui-même à louer,
Et que je ne fais plus à quel Saint me vouer.

S C E N E V I I I.

Maître GAUTIER, *seul, sortant de dessous la table.*

QUE de soucis rongeurs, que de peines cruelles ;
Les grandeurs d'ici bas entraînent avec elles !
Et que l'homme est sensé, qui borne ses desirs !
On croit en s'élevant goûter tous les plaisirs :
Aux contrariétés on est bientôt en proie ;
On n'a plus de repos, de sommeil ni de joie.
Ah ! que ne suis-je encore un honnête Charron !
A peine je savois gouverner ma maison,
Et je viens d'accepter une charge funeste
Qui de mes tristes jours empoisonne le reste.

S C E N E I X.

GILOTIN, Maître GAUTIER.

GILOTIN, *pleurant.*

AH ! Monseigneur, à l'aide ! au secours ! je suis mort.

Maître GAUTIER.

Qu'est ce ? & quel accident te fait crier si fort ?

112 L'HOMME-D'ÉTAT

GILOTIN.

Le Major de la Ville...

Maître GAUTIER.

Eh bien !

GILOTIN.

Avec main forte

Depuis un gros quart - d'heure attend à votre porte.
Vous n'avez pas voulu le recevoir.

Maître GAUTIER.

Comment

Le pourrois-je , dis moi ? Tu fais qu'en ce moment...

GILOTIN.

Eh bien ! par ses soldats , à grand coup de bourade ,
Il m'a fait retirer : je n'en suis que malade ;
Mais j'en mourrai bientôt ; rien n'est plus assuré.

Maître GAUTIER.

Pourquoi donc ce Major ?...

GILOTIN.

C'est un dénaturé.

Entendez-vous le bruit que l'on fait dans la rue ?
Il va venir suivi de toute sa cohue.

Maître GAUTIER, *courant de nouveau sous la table.*

Eh ! grand Dieu ! pour calmer leur courroux insultant,
Pour les amadouer , va prier un instant
Ma femme de descendre , & sans doute pour elle
Ils auront le respect....

G I L O T I N.

Oui : l'idée est nouvelle !
Des soldats respecter une femme ! j'ai peur.
Qu'ils ne veuillent...

Maître G A U T I E R.

Eh ! non : quelle sottise frayeur !
C'est une vieille femme.

G I L O T I N.

Elle est assez jolie
Pour des Soldats.

Maître G A U T I E R.

Eh ! non : va, dis-je.

G I L O T I N.

Autre folie !
Mon pauvre Maître veut... Hélas ! il n'est plus temps :
On entre.

Maître G A U T I E R.

O Ciel ! je touche à mes derniers instans.

SCENE X.

GILOTIN, M. MACLOT, M. SANDER, Maître
GAUTIER, *sous la table.*

M. MACLOT.

Où donc est Monseigneur ?

GILOTIN.

Le voilà sous la table.

M. MACLOT.

Nous venons lui donner un avis charitable.

(Cherchant , & l'apercevant sous la table.)

Mais il n'est que trop vrai... Monsieur le Gouverneur,
Voilà donc maintenant votre poste d'honneur !

Maître GAUTIER, *sortant de dessous la table.*

Ah ! ne me donnez plus un titre que j'abhorre ,
Et qui fait mon malheur bien plus qu'il ne m'honore.
Je ne l'ai point cherché ; pourquoi donc me l'offrir ?
Pourquoi de mon état m'avez-vous fait sortir ?

M. MACLOT.

Et pourquoi refuser de donner audience
Au Major de la Ville ? Il veut tirer vengeance

De l'affront qu'à l'instant il a reçu de vous ;
 Et, si nous n'avions pas arrêté son courroux ,
 Des soldats qu'il commande une troupe en tumulte
 Dans votre sang, peut-être, eût lavé son insulte.
 Vous avez offensé toute la garnison ,
 Et de votre conduite il faut rendre raison.
 Le Conseil vous attend.

Maître G A U T I E R.

Eh bien ! il peut attendre.
 Pensez-vous que de lui je veuille encore dépendre ?
 Qu'il cherche les moyens de me dépouiller !
 Tant mieux ! je ne veux pas à son ordre céder ;
 Je resterai chez moi. Vivre dans son ménage
 Me paroît à présent le parti le plus sage.

M. S A N D E R.

Le Conseil ne veut point vous ôter votre emploi :
 Mais il craint le Major. Son desir est, je croi ,
 Que vous alliez, ce soir, lui faire des excuses.

Maître G A U T I E R.

Je vous entends, Messieurs, & j'appergois vos ruses :
 Mais, pour me rendre dupe, il faut être plus fin.
 Prenez pour Gouverneur quelque jeune Aigrefin
 Qui, fier de ce haut rang & toutefois docile ,
 Avec vous, sans se plaindre, aille à l'Hôtel-de-Ville :
 Je suis Maître Charron, content de mon état ;
 Charron je veux mourir, & fuir tout vain éclat.

M. M A C L O T.

Et vous osez penser , Gouverneur infidèle ,
Qu'aux ordres du Conseil on peut être rebelle ,
Et que nous souffrirons....

M. S A N D È R.

Tremblez ! nous allons voir
Qui de vous ou de nous aura plus de pouvoir.
(*Ils sortent en faisant des signes menaçans & en riant sous cape*).

S C E N E X I.

GILOTIN, Maître GAUTIER.

Maître GAUTIER, *d'un ton lamentable.*

GILOTIN !

GILOTIN, *du même ton.*

Monseigneur !

Maître GAUTIER.

Qu'est-ce qu'ils veulent dire
En me parlant ainsi ?

GILOTIN.

Que le diable conspire

Contre votre Excellence , & qu'il faudra bientôt

(*Il montre son cou*).

Peut-être vous & moi faire un périlleux saut.

(*Gautier pousse des sanglots d'une manière grotesque*).

Vous pleurez , Monseigneur !

Maître G A U T I E R.

Oui , Gilotin , je pleure ;

Et bientôt de regret il faudra que je meure.

Pourquoi de tes conseils aussi ne pas m'aider ?

De toute part tu vois que l'on vient m'obséder ,

Et tu demeures-là planté comme une fougère !

G I L O T I N.

Ignorez-vous combien votre intérêt me touche ?

J'ai presque terminé l'affaire du Syndic.

Maître G A U T I E R.

Quoi ! si vite ? & comment ?

G I L O T I N.

Vous connoissez mon tic.

Un chapeau de castor arrondi sur sa tête

M'a tant soit peu tenté : j'en ai fait ma conquête ,

(*Lui montrant le chapeau*).

Et le voilà.

Maître GAUTIER.

Maraut ! tu reçois des présens !
 Tu te laisses corrompre , & tu crois que céans
 Sans être châtié tu vendras la justice ?

*Il prend une chaise & veut l'en frapper. Gilotin
 s'enfuit.*

Sors , & loin de chez moi va chercher du service.

SCENE XII.

Maître GAUTIER, *seul.*

L'AFFAIRE du Syndic que je n'ai pu juger ,
 Les Avocats venus pour me faire enrager ,
 La femme dont le bras, aussi prompt que la langue,
 M'a donné tant de coups ; le Major, ma harangue,
 Que d'objets à la fois qui m'occupent l'esprit !
 Sous un fardeau si lourd il succombe, il fléchit :
 Il n'y peut résister, ne fait auquel entendre.
 Un seul parti me reste , & c'est de m'aller pendre.
 C'en est fait ! une corde est tout près de ce lieu.
 Adieu, riches habits ; pouvoir suprême, adieu.

(Pleurant à chaudes larmes).

Ah ! l'on m'avoit bien dit que ma vaine science
 Très-haut m'élèveroit... J'en fais l'expérience :
 Et vous Auteurs maudits qui m'avez rendu fou ,
 Que ne puis-je avec moi vous pendre au même clou !

(Il jette & disperse les livres qui sont sur la table).

SCENE

SCENE XIII.

Maître GAUTIER, LOUIS GERARD.

G É R A R D.

D'OU vient cette colère, & pourquoi de la sorte..

Maître G A U T I E R.

Qu'au fin fond des enfers le diable les emporte;
Et périsse le jour où je les ai connus!
Leurs vains raisonnemens, leurs rêves bicornus
Causent seuls ma ruine; & ma peine est si grande,
Que, sans plus discourir, il faut que je me pende.

G É R A R D.

Quoi, Monsieur! vous pourriez ?...

Maître G A U T I E R.

Voulez-vous avec moi
Mourir de compagnie & que tous deux...

G É R A R D.

Ma foi
Je n'ai pas cette envie, & je n'approuve guère
Un semblable parti. Quel excès de misère

I

A fait naître chez vous un si prompt désespoir ?
J'en ignore la cause , & je voudrois savoir...

Maître G A U T I E R.

Quoi ! vous ne savez pas que j'ai , toute ma vie ,
Fait de la politique une étude suivie ,
Et que , depuis tantôt , devenu Gouverneur...
Vous riez ?... Enchanté de ce frivole honneur ,
J'ai d'abord revêtu cet habit magnifique ,
Et n'ai songé depuis qu'à la chose publique ;
Mais qu'il est mal-aisé , l'art du Gouvernement !
On entend chaque jour , on voit à tout moment
Des faquins sans esprit , qui plus vains que des cuistres ,
Du haut de leur grenier insultent les Ministres ,
Régentent le Royaume , & dont les fots pamphlets
Sont dignes tout au plus qu'on les paye en soufflets.
Que le Roi les élève & protège leurs vues ,
Ces grands Législateurs ne font que des bévues.
Je viens de l'éprouver à mes dépens : je voi ,
Depuis que le Conseil s'est reposé sur moi
Du soin de maîtriser un Public indocile ,
Qu'il n'est point de métier qui soit plus difficile ,
Et pour me délivrer d'un si pesant fardeau ,
Il faut que je me pendre ou me jette dans l'eau.
Quoi ! vous riez encor ? Ma surprise est extrême.
Est-ce ainsi que mes maux....?

G É R A R D.

Vous en rirez vous-même ,

Lorsque vous connoîtrez comme moi les ressorts
 Que l'on a mis en jeu pour vous tromper. Je fors
 De chez un Conseiller pour qui , dans la semaine ,
 J'avois fait un habit , & j'arrivois à peine,
 Qu'à l'un de ses amis il raconte comment
 Le bon Maître Gautier avoit cru bonnement
 Qu'il venoit d'être élu Gouverneur de la Ville.
 Je ne vous dirai point de quel air , de quel style
 S'exprimoient ces Messieurs ; mais il étoit aisé
 De voir qu'à vos dépens on s'est fort amusé ,
 Et je suis accouru pour vous conter l'histoire....

Maître G A U T I E R.

Quoi ! (1) c'étoit une feinte ?

G É R A R D.

Oui : vous pouvez m'en croire.

Maître G A U T I E R.

C'est pour rire de moi qu'on m'a fait Gouverneur ?
 Et je ne le suis point en effet ? Quel bonheur !

(1) Maître Gautier , dans cette scène , doit passer par degrés d'une extrême douleur à une joie extrême. C'est à l'Acteur intelligent à sentir & à développer les nuances qui ne peuvent être rendues sur le papier.

GÉRARD.

Vous ne l'avez été qu'en peinture, vous dis-je ?

Maître GAUTIER.

J'ai peine à concevoir un si rare prodige.

Quoi ! les deux Avocats...

GÉRARD.

Ont voulu plaisanter.

Maître GAUTIER.

Et ce Major si fier ?

GÉRARD.

Vous impatienter.

Maître GAUTIER.

La plainte du Syndic ?

GÉRARD.

N'étoit qu'une imposture.

Maître GAUTIER.

Je ne ferai donc point de Discours d'ouverture ?

GÉRARD.

Non : vous en voilà quitte.

Maître GAUTIER, *sautant de joie en l'embrassant.*

Ah! mon ami Gérard!

Vous me rendez la vie : il faut en faire part
A ma femme, à ma fille, & que je vous embrasse,
Avant de leur conter mon heureuse disgrâce.

(*Appelant à haute voix*).

Papeline! Ma fille! accourez.

SCENE XIV.

HONORINE, Maître GAUTIER, PAPELINE,
LOUIS GÉRARD.

Maître GAUTIER.

J'EUS l'honneur
D'être tantôt par vous appelé Monseigneur :
Je suis redevenu Maître Gautier.

PAPELINE.

Qu'entends-je?

O surprenant revers!

Maître GAUTIER.

Il vous paroît étrange ;
Mais il n'est pas moins vrai. Gérard m'a dit comment
Je viens d'être privé de mon Gouvernement.
On a feint de me croire un génie admirable ,
Et mon autorité n'étoit rien qu'une fable.

P A P E L I N E , à part.

Que j'en ai de chagrin !

H O N O R I N E , à part.

Que j'en ai de plaisir !

P A P E L I N E .

Mais comment se peut-il que trompant mon desir...

Maître GAUTIER.

Je t'expliquerai tout. Gérard aime ma fille ,
Et je fais qu'il desiré entrer dans ma famille.
Il est temps de l'unir avec elle. Je veux
Plus sage maintenant couronner tous ses vœux.
Tu n'iras point , je crois , blâmer ce mariage ?

P A P E L I N E .

Moi ? Je le souhaitois on ne peut davantage :
Ils ne l'ignorent pas.

Maître GAUTIER.

Je rends grace au Destin.
Le Notaire ce soir.... Mais que veut Gilotin ?
Est-ce qu'à mes regards il ose encor paroître ?

SCENE XV & dernière.

GILOTIN, HONORINE, Maître GAUTIER,
PAPELINE, LOUIS GÉRARD.

GILOTIN.

PARDONNEZ, Monseigneur !

Maître GAUTIER.

Il faut m'appeler Maître.
Mais que demandes-tu ? ne t'ai-je point chassé ?

GILOTIN.

Par le diable, &, je crois, par cet habit poussé,
J'ai reçu des présens ; mais je viens de les rendre,
Et si, dans ce moment, vous vouliez me reprendre....

Maître GAUTIER.

J'y consens ; mais au lieu d'escroquer des chapeaux ,
Sers-moi fidèlement. Rentré dans le repos ,
Ma maison , dès ce jour , devient ma République :
Un bon Charron vaut mieux qu'un mauvais Politique.

F I N.

